LES LOISIRS DE LA VILLEGGIATURA DANS LES APENNINS PAR...

Hippolyte Topin

Digitized by Google

Digitized by Google

A I

467 - 22

LES LOISIRS

DE LA

VILLEGGIATURA

DANS LES APENNINS

PAR

TOPIN HIP.TE

LIVOURNE
IMPR. G. FABBRESCHI E C.
1867

Digitized by Google

LA RELIGION

ET

LA LIBERTÉ

REFUGIÉES DANS LES CATACOMBES

Hommage à M. Vincenzo Giovannucci
curé de S. Paul près Fivizzano
en réponse à son neveu Giovanni Tronconi
archiprêtre de Cerreto des Alpes, diocèse de Reggio (Æmilia)
à propos de son idylle intitulée
La Religion et la Liberté refugiées sur les monts.

Digitized by Google

LA RELIGIONE

E

LA LIBERTÀ

RIFUGIATE NELLE CATACOMBE

Omaggio al Sig. Vincenzo Giovannucci,
curato di S. Paolo presso Fivizzano,
in risposta di suo nipote Sig. Giovanni Tronconi
arciprete di Cerreto delle Alpi diocesi di Reggio (Emilia)
in occasione dell' idilio intitolato:
La Religione e la Libertà rifugiate nei monti.

Digitized by Google

LA RELIGION ET LA LIBERTÉ

REFUGIÉES DANS LES CATACOMBES

A M. GIOVANNI TRONCONI.

Disciple studieux des poètes antiques,
Sur les traces Idylliques
Du sentimental Gessner,
En strophes philosophiques
Dignes du chant des Alpes de Haller,
D'un style simple et vrai, vrai comme la nature,
Votre muse éloquente a tracé la peinture
De la religion et de la liberté
Sur les sommets des monts l' une et l' autre exilées.
Vos vers harmonieux, pleins de suavité,
Sussurent tels des pins les cimes balancées
Par les brises de l' été,
Ou l' onde qui par une douce pente
Glisse sur des cailloux unis.
Vos vers sont le vrai ton de l' Idylle élégante,
Sublime sans orgueil, et sans pompe apparente.
Oh ! que ne m' est il permis

Digitized by Google

LA RELIGIONE E LA LIBERTÀ

RIFUGIATE NELLE CATACOMBE.

Al Sig. GIOVANNI TRONCONI.

Discepolo studioso dei poeti antichi, sulle traccie Idiliche del sentimentale Gessner, in strofe filosofiche, degne del canto delle Alpi di Haller, con un stile semplice e vero, vero come la natura, la vostra musa eloquente ha disegnato la pittura della religione e della libertà sulla sommità dei monti, l' una e l' altra in esilio. I vostri versi armoniosi, pieni di soavità, rumoreggiano come il fogliame che agita mollemente la brezza d' estate, o come l' onda che da un pendio scorre sopra ciottoli uniti. I vostri versi sono il vero tono dell' elegante Idilio, sublime senza orgoglio e senza ostentata pompa. Oh ! perchè non mi è dato d' imitare il vostro slancio, e mediante un volo opposto, in versi

Digitized by Google

D' imiter votre essor et par un vol contraire,
En des vers désireux de toucher et de plaire,
Et d' un ton destiné pour les plus hauts récits,
Dire la liberté sainte, innée et chérie,
Le culte du vrai Dieu, le culte de Marie,
Conservés par la foi des chrétiens courageux
Dans les dédales tortueux,
Creusés au sein de notre antique mère,
Lorsque l' idolâtrie aux abois sur la terre,
Se débattant en vain, cherchait à triompher
Par la flamme et le fer,
Satellites affreux du tyran sanguinaire.

Je vous ai vus tombeaux, vieux monuments,
Héroïques martyrs, j' ai vu vos ossements.
J' ai craint de profaner votre auguste poussière,
Deuil sacré du pavé de ces funèbres lieux
Que baise avec respect un visiteur pieux.
Que de saints noms ici s' offrent à la mémoire !
Que d' autres à jamais y restent ignorés
Jusqu' au jour qui viendra les revêtir de gloire !
Combien ils sont saintement figurés
Ces caractères symboliques,
Délinéés par des mains authentiques,
Souvenirs consacrés à la postérité.
Ici, dit-on, était le sanctuaire
Où s' élevait l' autel de la divinité.
Là, se trouvait le Calvaire
D' où montait jour et nuit la fervente prière.
L' écho de ces profondes régions
Semble redire encor l' hymne sacrée,
L' hymne de Marie acclamée
Heureuse par de là les générations,
Et dès l' éternité, Marie immaculée !
Là, dans un sol durci qui plus ne se combla,
Se préparait la tombe hospitalière
Du pénitent de Dieu qu' un long jeûne mina.
Les engins que la fable, ingénieuse ouvrière
De la bizarre antiquité,
Inventait et forgeait pour la nécessité :
Crocs, fléaux, clous, échafauds et ferrures,
Tonneau de Régulus, taureau de Phalaris;
Et toi Syracusain, capricieux Denys,
Que sont aussi tes sourdes prisons dures,
Tes triples pesants fers ? que sont-ils opposés

Digitized by Google

desiderosi di commovere e di piacere, e con un tono destinato a maggiori soggetti, celebrare la santa libertà innata e prediletta, il culto del vero Dio, il culto di Maria conservati dalla fede dei coraggiosi cristiani in questi laberinti tortuosi, scavati nel seno della nostra antica madre, allorchè l' idolatria agli estremi sulla terra, dibattendosi in vano, cercava di trionfare col mezzo del fuoco e del ferro, spaventevoli satelliti del tiranno sanguinario ?

Vi ho veduto vecchie tombe e vecchi monumenti. Martiri eroici, vi ho veduto le vostre ossa ! ho temuto di profanare la vostra augusta polvere, bruno sacro del pavimento di quei luoghi funebri, che con rispetto bacia un visitatore pio. Quanti nomi santi si presentano alla memoria, quanti altri vi sono ignorati per sempre sino al giorno che verrà a rivestirle di gloria !

Oh ! come sono santamente raffigurati questi caratteri simbolici, designati da mani autentiche, memorie consacrate alla posterità.

Qui, si dice era il santuario ove s' innalzava l' altare della Divinità. Là, trovavasi il Calvario, da dove giorno e notte ascendeva la fervorosa preghiera; l' eco di quelle profonde regioni sembra ripetere ancora l' inno sacro; l' inno di Maria acclamata felice al di là delle generazioni, e dall' eternità, Maria immacolata !

Là, in un suolo indurito che più non fu ricoperto, si preparava la tomba ospitale del penitente di Dio, che un lungo digiuno consumò.

Le armi che la favola ingegnosa operaja della bizzara antichità inventava per la necessità : uncini, flagelli, chiodi, patiboli e torture, botte di Regolo, toro di Falari; e tu siracusano capricioso Dionigi che sono pure le tue oscure prigioni dure ? i triplici e pesanti ferri ?

Digitized by Google

A ces cruels hochets monuments de tortures
Dans le saint Vatican sous nos yeux exposés;
A ces flambeaux vivants de chrétiens empoissés,
Phares illuminant les places de l' empire,
Par l' ordre et sous les yeux d'un empereur vampire;
Aux grils, roues et croix, des Laurents, des Andrés,
De Catherine, et tels, et telle autre martyre ?
Noms inscrits dans le grand catalogue romain,
Plus éternel encor que le marbre et l' airain.
Mais parmi les martyrs que le chrétien honore,
A côté du vrai Dieu que le chrétien adore,
Combien ont existé de héros inconnus,
Qui restent devant Dieu bien méritants encore ?
Si nous les ignorons le ciel les a reçus.
Ce fut vous, vous, obscurs martyrs des catacombes
Dont le temps n' a laissé que le creux de vos tombes !
Ils reniaient la faim ces saints récalcitrants :
La faim, mort de la chair, plus longuement humée
Que la mort des chrétiens, dans le grand colysée,
A la voracité des lions dévorants,
Jetés par le dépit d' une rage impuissante.
Martyrs de tout pays, extatiques mourants,
Ils mouraient d'une mort acceptée avec joie;
Mais mort, lueur d'éclair, qui leur ouvrant la voie
De la céleste éternité
Endormait leur passagère souffrance :
Souffrance qui jamais, en vérité,
N'altéra leur indomptable constance.
On ne meurt qu'une fois par la main des bourreaux ;
Mais cent fois par la faim saintement combattue ;
La foi ne pleure point devant les échafauds,
Les apareils de mort étalés à sa vue :
Pinces, hâches, bûchers, clous, tenailles, marteaux.
Loin de nous de penser que ces anachorètes,
Eglise militante en ces sombres retraites,
Voulussent, subjugués par la timidité,
Des décrets du tyran y fuir la crudité.
Non, non, *quotidie morior,* fut leur vie;
Leur devise : mon Dieu, ma liberté, Marie !
Jamais le corbeau de Noé,
Consolant messager d'Elie,
Ne leur a, de lui même, en secret apporté
Le pain de la divine aumône.
Quelquefois, seulement, l'humaine charité
Qui même en donnant peu, toujours volontiers donne,
Vint ranimer leurs sens; ils ont tout rejeté,

Digitized by Google

che sono essi confrontati a quei crudeli trastulli, monumenti di torture nel santo Vaticano là agli occhi nostri esposti? a quelle torcie viventi di cristiani incatramati, fari illuminanti le piazze dell'impero per ordine e sotto gli occhi d'un imperatore Vampiro; alle graticole, ruote e croci dei Lorenzi, degli Andrea, di Caterina, e tali e tale altra martire, nomi registrati nel gran catalogo romano più eterno ancora che il marmo e il bronzo. Ma fra questi martiri che il cristiano onora a lato del vero Dio, che il cristiano adora, quanti sconosciuti eroi sono esistiti che tuttora benemeriti dimorano alla presenza di Dio! Se noi gli ignoriamo, il cielo li ha accolti. Foste voi, voi quei martiri sconosciuti delle catacombe, di cui il tempo non ha conservato che le cavità delle vostre tombe! Questi santi ricalcitranti sprezzavano la fame, la fame, morte della carne, più lungamente sorbita che la morte dei Cristiani nel gran coliseo, alla voracità dei leoni deliranti gettati per lo sdegno d'una furibonda rabbia: martiri di ogni paese, estatici morenti, morivano di una morte accettata con gioja, ma morte, barlume come del lampo, che loro apriva la porta della celeste eternità, adormentava la loro momentanea sofferenza, sofferenza che giammai per verità non alterò la loro indomabile costanza. Non si muore che una volta per mano del carnefice, ma cento volte per la fame santamente combattuta. Mai non piange la fede davanti al patibolo, agli apparecchi di morte esposti alla sua vista: pinze, ascie, roghi, chiodi, tanaglie e martelli. Lungi di noi di pensare che questi anacoreti, chiesa militante in cotesti oscuri ritiri, volessero superati dalla timidezza dei decreti del tiranno scansarne la crudità. Nò, nò, il *quotidie morior* fu il loro pensiero: il loro motto, mio Dio, mia libertà, Maria! Giammai il corvo di Noè, consolante messaggiero di Elia, segretamente loro portò da se medesimo il pane della divina elemosina; alcune volte, solamente, l'umana carità, che ancora quando da poco, dona sempre di buon cuore, venne a rianimare i loro sensi; eglino rigettarono tutto, tutto eccettuata la fede che produsse la loro unità.

Digitized by Google

Tout, excepté la foi qui fit leur unité.
— Les temps sont arrivés, l'erreur désespérée,
(Sans doute entre eux se disaient-ils)
Voit tomber de partout son idole abhorrée;
Les Dieux s'en vont; leurs prêtres sont maudits;
Leurs temples sont fermés, leurs augures honnis.
La loi du Christ au monde est promulguée;
La haine, la fureur dominent les esprits.
Des monstres couronnés les Nérons, les Tibères,
Brûlent d'anéantir le culte de nos frères:
Rassemblons, sauvons-en les malheureux débris.
Descendons chez les morts, ouvrons nos Sanctuaires;
La force nous l'aurons: Dieu nous la donnera.
Là, le Christ, sa doctrine avec nous y vivra.
Révérons avec lui la divine Marie:
Nul tyran n'étendra sur nous sa main impie.
Nous priérons pour qui tue, et, s'il le faut enfin,
Nous mourrons pour la foi de la mort de la faim.
Dans nos pénitentes retraites,
D'autres frères encor, intrépides athlètes
Du Christ et de la foi nous y succèderont:
Comme nous ils vivront, comme nous ils mourront.
Et là nos communs ossuaires
Attendront le grand jour, jour prédit à nos pères;
Mais la foi, mais le Christ jamais n'y périront.
Mais qui pourrait de Dieu pénétrer les mystères.!
Veillez, veillez, priez mes frères,
(C'est la voix du Seigneur) et puis encor souffrez.
Dieu! renforcez la foi que vous nous inspirez.
Sans doute, un jour, la paix, fille de l'espérance,
Viendra reconsoler la nouvelle alliance:
Vos oracles l'ont dit, et la religion
Remontant, triomphante, en son jeune horizon,
Verra sa liberté, ses droits et son empire
S'affermir dans les cœurs d'où voulaient la proscrire
L'égarement de la raison,
L'athéisme insensé, la froide tyrannie,
Cortège désastreux de l'aveugle hérésie.

Digitized by Google

Giunsero i tempi; l'errore disperato, senza dubbio si erano detti fra loro, da ogni parte vede cadere i suoi idoli aborriti; gli Dei se ne vanno, sono maledetti i loro sacerdoti, i loro tempj sono chiusi, odiati i loro auguri. La legge di Cristo viene promulgata al mondo.

L'odio, il furore dominano gli animi. Quei mostri coronati i Neroni, i Tiberi ardono di annientare il culto dei nostri fratelli, riuniamo e conserviamone i loro infelici avanzi. Discendiamo presso i morti, ivi inalziamo i nostri santuarj. La forza noi l'avremo; Dio ce la concederà. Là il Cristo, la sua dottrina si conserverà con noi. Riveriamo con lui la divina Maria: nessun tiranno stenderà sovra di noi la sua empia mano. Noi pregheremo per quelli che ci perseguitano e se finalmente abbisogna: noi morremo per la fede, della morte della fame. Nei nostri ritiri di penitenza ci succederanno ancora altri fratelli intrepidi atleti di Dio Cristo, e della fede; come noi vivranno e come noi morranno. E là le nostre comuni ceneri attenderanno il gran giorno, giorno promesso ai padri nostri. Ma la fede, ma il Cristo giammai ci mancheranno. Ma chi potrebbe internarsi nei misteri di Dio? Vegliate, vegliate, pregate miei fratelli, è la voce del Signore, e poi soffrite ancora. Dio! rinvigorite la fede che voi ci ispirate. Senza dubbio, la pace, figlia della speranza, verrà un giorno a consolare la nuova alleanza: i vostri oracoli l'hanno detto, e la religione risorgendo trionfante nel suo nuovo orizzonte vedrà la sua libertà; i suoi diritti e il suo impero consolidarsi nei cuori da dove volevano proscriverla il traviamento della ragione, l'ateismo insensato, la fredda tirannia, corteggio funesto dell'eresia accecata.

Trad. dal Sacerd. V. Giovannucci.

Digitized by Google

FABLES CHOISIES DE DIVERS AUTEURS

FABLE I. (1)

LE SYBARITE DEVENU HOTE DES CHAMPS.

A M. VINCENZO GIOVANNUCCI

CURÉ DE SAINT PAUL PRÈS FIVIZZANO

Devant Mondor jeune et riche seigneur,
Quelqu'un vantait les côteaux, les bocages.
Allons donc respirer leur heureuse fraicheur,
Dit-il : Cocher mes équipages,
Mes quatre chevaux noirs, mes quatre blancs chevaux.
Partons, allons trotter, et par monts et par vaux.
Plus prompt que n'est l'éclair le plus rapide,
En un moment l'hôte des grands
Est devenu l'hôte des champs.
Bientôt, d'un œil avide
Il a tout vu,
Tout parcouru.
— Eh quoi, dit-il, cette verdure
N'est-elle pas celle de mes jardins ?
Ces prés ne sont-ils pas comme mes boulingrins ?
Mais où sont dans les champs ces charmes si divins ?
— Oh, malheureux, âme vulgaire et dure,
Tu n'as humé jamais l'air de la liberté.
Demande à ce berger, enfant de la montagne,
D'où lui viennent sa joie et sa félicité ?
Demande à sa chère compagne
D'où lui viennent sa paix et sa sérénité ?
Se faire hôte des bois est une chose aisée :
Mais les désirs tout seuls restent insuffisants.
Il faut encore une âme noble-née,
Et vivement retrempée,
A sentir le bonheur, l'éloquence des champs.

(Bertòla Fable CXIII.*)*

Digitized by Google

Envoi

Il n'est point donné à tout le monde d'apprécier
le charme de :
Non ego vos posthac viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.
Ni la douce mélancolie de :
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus, tu, Tityre, lentus in umbra,
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.
C'est dans Rome, nous dit-on,
Qu'on doit méditer l'Epopée,
De l'homérique Maron ;
Mais dans les champs sous la verte feuillée,
La douce églogue et Moschus, et Bion,
Et Théocrite encor. Le vieillard Palémon,
L'infortuné Daphnis, l'exilé Mœlibée,
L'Aréthuse et l'Alphée,
Intéressent notre âme, enchantent plus nos sens,
Que tous ces beaux auteurs à froids épanchements
Qui n'ont senti jamais, en maniant la lyre,
Les doux plaisirs, les sentiments
Qui ravissaient l'heureux Tityre,
Et qui nous font aimer le bon pasteur des champs.

FABLE II.

LES OISEAUX ET LES POISSONS.

A M. L'ABBÉ LANDINI

PROFESSEUR AU GYNNASE DE FIVIZZANO

Les Oiseaux. Que votre sort est enviable
Heureux, trois fois heureux poissons !
Si le pêcheur insatiable
Tend ses rets ou ses hameçons,
Dans le sein de l'onde vaseuse
Vous plongez, et vous savez fuir;
Et quelle main audacieuse
Oserait là vous assaillir ?

Digitized by Google

Les Poissons. Oiseaux légers, oiseaux rapides,
Plus que nous vous êtes heureux.
Pour fuir les oiseleurs avides
Vous avez un ciel spacieux,
Sa haute, sa lointaine plage,
Où nul ne peut vous y ravir.
Et qui dans le sein de l'orage
Oserait là vous assaillir?
Les Oiseaux. Mais qui, dans la voute éthérée,
Dans le désert froid ou brûlant,
Y tient notre vie assurée,
Contre l'aigle au bec déchirant?
Les Poissons. Qui du ventre de la baleine
Nous sauve, nous, pauvres poissons?
Et qui de la gueule inhumaine
Des brigands des mers vagabonds, ?
» Ne te plains pas de ta misère.
» Mortel, souffrir tout seul, si tu le crois,
» C'est une erreur, sur cette terre
» Chacun doit y porter sa croix. »
(Bertòla Fable LXVI*).*

FABLE III.

LE TIGRE ET LE LION.

A M. FRANÇOIS DUFOUR

DOCTEUR EN MÉDECINE A LIVOURNE

Où donc allaient-ils : je l'ignore.
Où s'étaient-ils trouvés ? je le sais moins encore.
Mais qui ? Deux vieux tyrans
Édentés, souffreteux surchargés de leurs ans,
Trainant de leurs débris les restes languissants.
Ils cheminaient parlant philosophie.
C'étaient sa majesté Tigre et sire Lion,
Economistes nés du cerveau de Proudhon.
Bons apôtres ! — Pour la vie,
Se disaient-ils, plus de rixe entre nous.
Avec l'âge est venu le bon sens, la prudence.

Digitized by Google

De guerroyer toujours ne serions-nous pas fous.
Mettons le monde entier sous notre dépendance,
Et fesons-en deux parts, l'une pour toi,
Dit le Tigre, et l'autre pour moi ;
Sire Lion, véritable égoïste,
Consent aux volontés du confrère utopiste.
Satisfaits et d'accords nos deux sultans
S'endorment ; leur sommeil n'eut que quelques instants.
Tigres, ours et lions à flottantes criniéres,
Pour les motifs les plus vulgaires,
Se battaient, se déchiraient,
A qui mieux mieux se dévoraient.
L'air rugit, le sommeil a fui de leurs paupières.
— Pourquoi, dit-le tigre, pourquoi
Ceux-ci n'en viennent pas aux leçons de sagesse ?
— Leurs rixes cesseront ; puis ils se tiendront coi,
Reprit sire lion, quand la froide vieillesse
Lourdement pèsera sur eux.
Ta prudence tardive est suspecte à mes yeux,
Si nous vivons tous deux en bonne intelligence
C'est que le temps nous a réduits à l'impuissance.
(Bertòla Fable CXII*).*

FABLE IV.

LE VAUTOUR ET LE CYGNE.

L'autocrate vautour célèbre en ses états
Par mille et mille assassinats,
Vit sur un lac d'azur au sinueux rivage,
En un vallon, un cygne au blanc plumage.
Il fond sur lui brusquement, l'investit.
Le cygne rentre en soi, baisse l'aile, et lui dit :
Contre un débile oiseau qui n'a ni dent ni serre
Que te sert d'entrer en guerre ;
D'un triomphe sans danger
L'honneur en est bien passager.
Mais le vautour l'étreignant sans clémence
Lui dit d'un ton de jactance :
Je sais par des exploits fameux
Me procurer du renom quand je veux,
En activant ma griffe qui déchire,
Et mon aile plongeant d'en haut.

Digitized by Google

Mes passe-temps sont un petit assaut,
Escarmouches pour rire.
Quelques cygnes de moins ; quel mal ! font-ils défaut ?
Le monde en a plus qu'il n'en faut.
Vassaux des rois, ou leurs dévoués hôtes,
Ainsi sur vous raisonnent les despotes.
(Bertòla Fable XVI).

FABLE V.

LE LION ET LE LAPIN.

Au palais du Lion les seigneurs de sa cour
Ont table ouverte — il admit un beau jour
Jean Lapin sans penser outrager l'étiquette.
C'était un insigne honneur
Que Léopard, haut et puissant seigneur,
N'accepte qu'en humiliant sa tête.
Le singe ne manqua jamais au rendez-vous
De la session aulique,
Car bien fourré de mets, du jus bachique
Johannis-berg, Bordeaux, Blanquette de Limoux,
Saltimbanque titulaire,
Il fait auprès du roi le rôle d'histrion,
Pendant que le Renard en devient l'échanson,
Va, vient, offre, choisit tout ce qui peut lui plaire,
Profitant pour le divertir
Et le servir,
Tel qu'un nouveau Ganymède,
Du dessert et de l'intermède.
Les cerfs habiles à courir,
Les uns sont factotums, valets ; un autre est page.
Le Lapin s'y rendit deux fois pas davantage.
Mais un jour le Lion au regard pénétrant
S'appercoit de son absence.
Qui lui donna cette réminiscence ?
Je ne sais, mais sur le champ,
Il mande Jean Lapin ; Jean Lapin vient tremblant,
Se rend au royal domicile.
Quiconque à mes désirs y résiste indocile
Et dédaigne ma table, a dit sire Lion,
Porte avec soi puanteur d'insolence.
Jean Lapin ne dit mot, tire une réverence.

Digitized by Google

— Le roi poursuit : il m'en rendra raison ;
Seconde révérence : et Jean Lapin ajoute :
— Sire, si je suis, si j'écoute
Ma naturelle sincérité,
Je n'entends point par là blesser sa majesté ;
Votre table répond à votre destinée,
La chose n'est que trop prouvée ;
Vous dispensez grands biens, chers à l'humanité :
Mais ces rugissements que votre voix enfante,
Cette crinière mouvante,
Cet œil de feu, cette griffe agaçante,
Sire, tout cela, sauf votre permission,
Trouble chez nous, Lapins, notre digestion.
» Les honneurs que nous fait la fortune royale
» Cachent souvent un danger ;
» Fréquente qui te vaut, fréquente qui t'égale,
» Et puis à Jean Lapin ne cesse de songer.

(Bertòla Fable x).

FABLE VI.

LA FORTUNE ET LE POÈTE.

La vagabonde fortune
Vint, un beau jour, sur la brune
Battre à ma porte.
La Fort. Ouvrez, ami, c'est moi,
La fortune et les siens.
Le Poète. Non, non, belle déesse,
Moi, votre ami ? nullement, sur ma foi ;
Mais je ne puis, pardon de mon impolitesse,
Non, je ne puis, malgré ma bonne volonté,
Recevoir tant de gens en hospitalité.
Je suis pauvre et poète,
C'est là l'exacte et pure vérité,
Et non une vaine défaite.
La Fort. Recevez de mes gens au moins une moitié,
Hélas, hélas par pitié
Ne laissez point la grandeur, l'opulence,
La dignité, sous la triste influence
Des orageuses nuits.
Le Poète Mais, sur mon honneur, je ne puis.
La Fort. Tu pourrais bien du moins favoriser la gloire.

Digitized by Google

Le Poète. Ce serait pis: que sert d'y croire? —
Elle n'est que fumée, et je sacrifierais
Pour son rien les douceurs de mon obscure paix.
(Bertòla Fable XXXII).

FABLE VII.

LA TOILETTE ET LE LIVRE.

La Toilette. Quel indiscret à l'étourdie
En mes états, mal à propos,
Vient y troubler mon repos?
Le Livre. Un platonicien de la jeune Italie,
Docteur *in utroque*,
Dans les facultés patenté,
Professeur titulaire
De madame . . . . .
La Toilette. Eh, par faveur singulière,
De vos leçons docteur dites-m'en le sujet?
Le Livre. Oui: le phénoménal, et la cause et l'effet,
Apprécier le peuple et tous les droits du trône;
Épurer la raison, c'est sur quoi je raisonne.
La Toilette. Jargon étrange! ici, cinquante ans j'ai servi
Aïeule, et bisaïeule, et n'ai jamais ouï
Un semblable langage,
Et chacune pourtant passait pour femme sage.
Le Livre. Autres temps, autres mœurs,
Autres goûts, autre usage;
Alors régnaient les erreurs,
Les préjugés populaires,
Et le siècle actuel est celui des lumières.
La Toilette. Son esprit transcendant
A donc de la science atteint les hautes sphères?
Le Livre. Depuis un mois seulement . . . . .
La Toilette. Ah, ah, voilà tantôt un mois, précisément,
Qu'elle radote encor plus que devant.
(Bertòla Fable LXXV).

Digitized by Google

FABLE VIII.

L'ANANAS ET LE FRAISIER.

D'un splendide jardin,
Plébéienne habitante,
Fille des monts, douce Fraise odorante,
Sous des vitraux bien joints, rencontra pour voisin
Noble Ananas américain,
Qui, fièrement, à peine abaisse
Sur les fruits d'alentour un regard souverain ;
Telle, au sérail, sa hautesse
Promène un oeil de dédain
Sur le cercle de l'esclavage.
Puis Ananas leur dit : « Eh quoi,
» On a l'impertinent courage
» De souffrir un Fraisier face à face de moi ? »
Petite Fraise se rassure,
Et modestement lui répond :
» Pardon, seigneur, de ma culture,
Je crois apprécier le fond ;
» Le jardinier, ici, nous prouve, je suis sûre,
» Que l'art toujours le cède à la nature ».

(Traduite de Bertòla).

FABLE IX.

LA VIOLETTE.

O Violette belle, ô toute modestie,
Doux zéphyre d'Avril te rappelle à la vie ;
Tu vis captive, hélas, mais dans l'air spacieux,
Ton suave parfum t'accuse, et te révèle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Celui qui vient ravir tes doux trésors à Flore.
Tout près de te blesser ne te voit point encore ;
Ton aimable feuillage, au contour gracieux,
Croît oublié sous l'herbette nouvelle ;
O belle Violette, ô Violette belle,

Digitized by Google

De la jeune beauté sois l'emblème à nos yeux.
Quand au nouveau printems sous les feux de l'aurore,
Mille brillantes fleurs qui se hâtent d'éclore,
Prodiguent les attraits d'un calice orgueilleux,
Tu fuis avec plaisir une main criminelle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblème à nos yeux.
Console-toi, sensible mère,
Si sur la violette, aimable et douce fleur,
Ta fille a modelé son coeur,
Et son docile caractère.
Oh, calme tes regrets, elle est sans art, dis-tu,
Eh, que fait l'art ou règne la vertu ?

(Traduite de Bertòla).

FABLE X.

LA CLOCHE DE TERRE CUITE.

Jadis en un village un Prométhée habile,
Habile autant qu'on peut l'être en tels lieux,
Improvisa d'une masse d'argile,
Par un instinct ingénieux,
Une cloche à haute stature.
Il en revêt la nudité
D'un bronzé pur et si bien imité
Qu'à peine aurait soupçonné l'imposture
Le nécromancien le plus accredité.
Chacun veut de ses yeux voir cette nouveauté,
Chacun en l'admirant s'étonne, s'extasie,
Oh, qu'elle est belle, et belle en verité,
Chuchottait de partout une foule ébahie.
Mais pendant qu'on louait et l'oeuvre et le talent,
Un fils d'Éole accourt avec furie ;
(Les vents sont donc aussi sujets à jalousie ?)
De son aile effrontée, il heurte le battant.
La cloche alors dans l'air résonne doublement,
Et de sa voix rauque et disgracieuse,
Fit sentir à ce peuple, adulateur banal,
Que belle cloche insidieuse
N'était que terre cuite au lieu d'être métal.
Par une apparence trompeuse,

Digitized by Google

Tel et tel qnelquefois d'un public ignorant,
Se fait considérer comme un homme important ;
Mais à peine a-t-il dit deux ou trois mots de suite
Que le bronze imposteur n'est plus que terre cuite.
(Traduite de Clasio).

FABLE XI.

LE SINGE ET L'OURS.

Dans le manoir d'un certain Calabrais
Une Singe avec un Ours y vivait à la chaine.
Le premier bien repu, gras, frais,
En supportait gaiement et le poids et la gêne,
Mais son commensal l'ours
En faisait la grimace et la moue, et toujours.
De son front morne, sévère,
Le Singe qui jamais n'en vit
Les rides s'effacer, un jour, enfin, lui dit,
Croyant le consoler : » Qu'as-tu, mon cher confrère ?
» Tu sais que plus que tout autre animal,
« Ton maitre te chérit, que son cœur libéral
« Ne reserve qu'a toi la plus friande chose ;
» Et toi triste et morose,
» Habituellement
» Tu te plains, tu ronges ta chaine,
» Ta chaine quotidienne !
« Allons, gai, gai, finis ce triste grognement.
Mais d'un accent sérieux, lamentable,
Notre Ours
Lui tint ce discours :
« Si tu réfléchis bien combien est déplorable,
« Notre état, ta raison
« Te dira si ma plainte est si déraisonnable.
» Eh, comment nous traite-t-on ?
« Tu sais la dureté, tu sais la tyrannie,
« Qui d'ici, qui de là veut qu'en chaque canton,
« Bon gré, malgré, partout on nous charrie,
« Et puis, de plus, encor, au son des instruments,
« Il nous faut faire et gambade et sauts grands
« Pour leurs beaux divertissements.
» De partout on nous chasse :

Digitized by Google

« Prêtés, vendus, troqués l'un à l'autre nous passe.
« De nous l'on fait un jeu,
« Et tout cela n'est encore que peu.
« Quand j'étais libre en l'état de nature,
» L'homme alors me craignait ;
« Mais aujourd'hui, condition bien dure,
» Je sers à l'homme de jouet.
« De cette chaine inextricable
» La barbare pesanteur
« Plus que toute autre et m'attriste et m'accable,
« Et tue en moi mon reste de vigueur.
« Qui sait en soi peser son poids horrible
« Ne cesse point d'en gémir :
« Mais une âme froide, insensible,
« Engraisse encor à la subir. »
Le singe lui répond : « Je me sens tout frémir,
« Je sens à ton discours tout le poids de ma chaine »
Et tous deux à l'instant jusques à perdre haleine :
« Hélas, jusqu'à la mort faudra-t-il la souffrir. »
La brute pleure aussi sa liberté ravie,
Esclavage à nul te ne plais !
Rends-toi compte, lecteur, de mon allégorie
Et puis paix, paix.

(Traduite du Sicilien de Marafinu de Catane).

FABLES

TRADUITES DE L'ESPAGNOL DE JERICA.

FABLE XII.

L'ALCADE ET LE GREFFIER.

A Mademoiselle Hortense Antommarchi, de Vénézuela auteur d'un recueil de poésies espagnoles, sous le pseudonyme de Resina De la Valle.

L'an mil sept-cent quarante et tant . . . .
En un gros bourg d'Espagne on nomma pour Alcade
Juan Poléa Moncade.
Bien que Juan Poléa fît un juge ignorant,

Digitized by Google

Je dois, en tout honneur dire, qu'au demeurant,
Il était meublé de sagesse,
Fleur de raison et de délicatesse.
Vêtu de la simarre et coiffé du mortier,
Armé de la main de justice,
Élu de la faveur non moins que du caprice,
Nouveau Sancho Pansa, le voilà justicier.
Contre les délits et les crimes,
En invoquant des lois les rigueurs légitimes,
Il se dispose à sévir,
Juste, loyal, sincère et dévoué Visir.
Or tandis qu'il feuillette un long réquisitoire
Contre les inculpés qu'enclôt la chambre noire,
Il tombe sur le fait d'un pauvre étudiant,
Et voit que le greffier, indécis, défiant,
Passait outre. — Arrêtez, pardon, un peu moins vite,
Greffier, dit Poléa, quel crime, ou quel délit,
A donc de ce garçon provoqué l'interdit,
Et motivé dans ces lieux sa visite?
— Alcade, il est atteint et convaincu
D'un délit grave et par la loi prévu.
Il exploitait la satire ! ! !
— La satire ! Oh ! et qu'est-ce donc que c'est
La satire?... Veuillez de grâce m'en instruire,
Car sur ce fait bien peu, très-peu, je me connais.
— La satire, s'il faut clairement vous le dire,
C'est un discours qui roule sur les mœurs,
Censurant les défauts qui couvent dans les cœurs,
Blâmant non de la voix, mais de la plume,
Toute mauvaise coutume.
— Quoi, ce n'est rien de plus; quoi, tout le mal est là?
Dit l'Alcade, et c'est pour cela
Que vous ordonnez qu'il subisse
La prison.... et quel est l'acte qu'on ne punisse,
En contre-poids d'un tel rigorisme flagrant,
Bien moins un sûr garant
Qu'un outrage à la justice?
Il est bien plus normal,
Qu'on punisse le mal
Dans le méchant qui le pratique,
Que dans l'écrivain moral
Qui le signale à la haine publique.

Digitized by Google

FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET L'ANE.

Jean Laurent revenait de son pélerinage
A San-Jago, chassant devant lui son grison,
Qui portait sur son dos deux bottes de fourrage :
C'était au mois de mai temps de la fenaison.
Pour arriver à son village,
Il lui fallait traverser un taillis.
— Halte ici, cher Roussin, prends patience, espère.
Emportons au logis
Deux fagots de bois sec pour notre ménagère.
Il dit : et les fagots réunis, attachés,
Sur le dos du grison sont soudain enfourchés.
Vingt pas de plus : autre caprice en tête.
— Un demi-cent de baliveaux
Me viendraient fort à propos :
Patience, Roussin, que rien ne t'inquiète,
Espère, portons-les, puis viendra le repos.
Baliveaux sont choisis et noués en faisceaux,
Un autre, et puis un autre, et point il ne se lasse
Qu'ils ne soient au grison imposés sur son dos.
Le grison veut marcher, mais quelque effort qu'il fasse,
Il ne peut se mouvoir que d'un pas lent, très-lent,
Bien que l'encourage Laurent.
Le faix est devenu pour lui si lourde masse
Qu'il a peine à le supporter.
Laurent voit de son front la sueur dégouter :
De sa cape il se débarrasse,
Et la jette sur le grison,
Qui chargé plus que de raison.
Secrètement gémit, soupire,
Cède enfin, tombe à terre, et sous le faix expire.

FABLE XIV.

LE GOUVERNEMENT DU LION.

Quand Lion dix gouvernait ses états,
— L'an deux mille, je crois, car la chronologie
Du conteur de Phrygie
N'en parle pas,

Digitized by Google

Le fait est, il suffit — Lion eut la lubie
De changer de ministre et poursuivre ses fins.
Mais que voulait-il faire ?
Qui peut le deviner ? les rois ne parlent guère.
Il se choisit *Bull-Dog :* les Lièvres, les Lapins,
Les Chevreuils et les Daims
Tremblent à voir son holopherne tête.
Le gros-bétail vassal s'émeut et s'inquiète ;
Et pendant que sa majesté
Écoutait au conseil comptes à ne pas rendre,
En grève ils vont se réunir, s'entendre,
Pour conserver le peu qu'ils ont de liberté.
Ils délibèrent donc sur la tactique à prendre
Pour recouvrer repos et sureté,
Sous un ministre à face un peu moins orageuse.
Le Renard proposa, comme trope légal,
Une ambassade humble et respectueuse,
Qui conjurât l'autocrate royal
De les gratifier d'un ministre tout autre.
Les députés reçus, ouïs bénignement,
Le Nestor histrion, monarque bon apôtre,
Répondit très-formellement,
Promit très-solennellement,
Baron *Bull-Dog* devint un ministre honoraire,
Et comte *Loup* fut fait ministre titulaire.

FABLE XV.

LE RAT ET LE POÈTE.

Il fut un jeune Fop, Castillan fashionable,
Ou soit Coxcomb, Dandy, beau damoiseau,
A l'époque où le frac revêtait l'honorable,
(Le frac chez l'Espagnol eut son premier berceau).
Un rat dodu, rongeur abominable,
Déchiqueta du fop un frac neuf, impayable :
C'est pour lui que je tiens un remède nouveau,
Anodin, délectable,
Et veux le lui glisser hardiment, franc et net,
En une fable à la *Viennet.*
Dans le réduit obscur d'un muet secrétaire,
Un gros rat dévorateur

Digitized by Google

Émietta la prose et les vers d'un auteur,
Dont la prose et les vers avaient eu l'art de plaire.
Le rat pris en flagrant délit,
Le poète lui dit :
— Pourquoi, vil téméraire,
Oses-tu te permettre une telle noirceur ?
— Mon excuse est prompte et sincère,
J'avais grand' faim, répondit le rongeur.
Poète, sur ce point il est bon qu'on t'éclaire :
Pour garantir et ta prose et tes vers,
D'une critique injuste et toujours de travers,
Tu dois laisser à tous ces lettrés engagistes,
Serviles louangeurs, serviles pessimistes,
Table et caveau, chez toi, pour eux, toujours ouverts.

FABLE XVI.

LE CORBEAU ET SON AMI.

Jadis chez un orfèvre habitait un corbeau
Très-versé dans le langage
Le plus fleuri, le plus beau
Qu'apprit à maint animal personnage,
Le bossu de Phrygie. Or, donc il arriva,
Que grâces à l'éloquence,
A l'adresse, au babil, non moins qu'à l'obligeance
Du docteur noir de ce bijoutier là,
Cette boutique fut si bien achalandée,
Avant les trois quarts de l'année,
Qu'au lieu de la nommer du nom de Jossereau
On disait simplement boutique du *Corbeau*.
Certain rusé compère,
Spéculateur matois,
Honnête, loyal et sincère,
Juste ce qu'il fallait, pourvu que cinq fois trois
Valussent vingt, ou trente quelquefois,
Voulant faire sa cour à l'oiseau domestique,
Gai jaseur,
Grand gourmand et vorace mangeur,
Revenait chaque jour, courrier périodique
Réveiller ses appétits
Par quelques mets exquis.

Digitized by Google

— Corbeau, mon cher, oh, moitié de moi-même !
Lui dit-il, un beau jour, tu sais combien je t'aime ;
Oh, récompense moi des dons que je t'ai faits,
Donne-moi de joyaux un cadeau raisonnable,
Pour trouver à ma fille un parti confortable.
— Oh, mon cher, volontiers, très-fort je le voudrais,
Si de mon chef je le pouvais,
Reprit l'animal charitable,
Mais de tous les bijoux, dont reluit ce salon,
Rien, ici, n'est à moi, rien, si ce n'est mon nom.

Imitée de J. B. Alberti.

DANTE

DIVINE COMÉDIE

ENFER — CHANT QUATRIÈME (*).

1. Un tonnerre effroyable a rompu mon sommeil,
Son grondement en moi retentit, je m'élance,
Tel l'homme dont on a provoqué le réveil.

2. Mon œil s'est un'instant reposé, je m'avance,
J'élève mon regard, il descend, va, s'instruit,
Interrogeant des lieux où tout m'est ignorance ;

3. Et je me reconnus, la verité m'y suit,
Sur les bords d'un vallon où la douleur réside,
Caverne des hauts cris que la douleur produit,

4. Abime - obscurité, vapeur noire, fétide,
Et, mon œil mesurant mais en vain ces bas-fonds,
Je n'y voyais partout qu'un vide, immense vide.

5. Et Virgile : — En ce monde assombri pénétrons.
(D'un mourant à mes yeux ses traits offraient l'image)
Je serai le premier, toi le second, fmarchons.

(*) Les I., II., III., et V.me chants ont été insérés dans les notes de la traduction en vers du PARADIS, — Paris, Allouard, 2 vol. in-8° avec figures, et chez Stasin et Xavier 22 rue de la banque.

Digitized by Google

6. Quand je vis la pâleur altérant son visage,
— Moi, marcher, sur vos pas, dis-je, quand vous tremblez,
Vous, stimulant toujours mon inconstant courage?

7. — L'angoisse des damnés, là bas accumulés
M'a-t-il dit, sur mon front a laissé cette teinte
De pitié qui parait peur à tes sens troublés.

8. Accélérons nos pas, le temps fuit, l'heure tinte.
Il entre, et sur ses pas m'entraine hardiment
Dans le cratère noir de la première enceinte.

9. Là, tel que j'en jugeai par mon entendement,
Nul n'y verse des pleurs, mais chacun y soupire,
Et l'air y reste ému d'un long ébranlement;

10. La cause: c'est que la gémissaient sans martyre,
Pêle-mele bruyant, affreux, confus amas,
Hommes, femmes, enfants, qu'un regret vif déchire.

11. Et mon maître: — pourquoi ne demandes-tu pas
Quels sont tous ces esprits dont tu vois la souffrance?
Avant d'aller plus loin, de moi, tu l'apprendras.

12. Ils ne péchèrent point, mérite insuffisance,
Du baptême aucun d'eux n'en a connu le prix,
Lui, porte de la foi, base de ta croyance.

13. Ils vécurent avant la doctrine du Christ,
N'adorèrent point Dieu comme il veut qu'on l'adore,
Et dans leur cas, je suis, moi-même, aussi compris.

14. C'est pour ce défaut là, c'est parceque j'ignore,
Qu'ensemble nous souffrons et le dur de nos maux
C'est vivre en désirant, espérer sans aurore.

15. La tristesse m'oppresse en entendant ces mots,
Car ce limbe enfermait gens de haute excellence
Attendant de monter en des cercles plus hauts.

16. Maitre exerçant sur moi ta suprême puissance,
Ai-je dit, désirant connaître cette foi
Qui terrasse l'erreur par sa seule évidence,

17. Quelqu'un sorti d'ici par son mérite à soi,
Ou par celui d'autrui, monta-t-il à la gloire?
Lui qui vit le discours que je lui voilais, moi,

Digitized by Google

18. Me dit: — j'étais nouveau dans cette enceinte noire,
Quand j'y vis arriver un grand, un haut seigneur,
Couronné d'un bandeau symbole de victoire.

19. Il en tira l'esprit de notre grand auteur;
D'Abel, son premier né; de Noè, son fidèle;
De Moïse ce sage et grand législateur;

20. Du docile Abraham, de David roi-modèle,
D'Israël, de son père avec ses douze fils,
Et de l'humble Rachel, dont il paya le zèle.

21. Bien d'autres, avec eux, au ciel furent admis,
Et sache qu'avant eux d'esprits nulle recrue
A l'éternel salut n'avaient été ravis.

22. J'insistais, nous marchions, son discours continue.
Nous entrons, toutefois, au sein d'une foret,
Je dis forêt d'esprits, effroyable cohue.

23. Nous n'avions fait encor qu'un bien petit trajet,
Loin du point de depart, quand brille un météore
Qui sur le front d'un noir hémisphère montait.

24. Nous étions éloignés, mais pas assez encore
Que notre œil pénétrant ne pût clairement voir
Quels étaient les esprits dont cet orbe s'honore.

25. O splendeur des beaux arts, o foyer de savoir!
Qui sont-ils ceux qu'ici le respect environne,
Et qui vivent à part en l'infernal manoir?

26. Et sa réponse fut: leur renom qui résonne
Dans le monde d'en haut, univers où tu vis
Les fait aimer du ciel qui leur voudrait un trône.

27. Une voix s'éleva soudain, et j'entendis:
Accueillez, honorez, le grand, le haut poète;
Son ombre qui s'en fut rentre dans nos parvis.

28. Cependant cette voix et se meurt et s'arrête.
Quatre nobles esprits s'avançaient, je les vis:
Calme, sérénité, sur leurs traits se reflète.

29. Et mon excellent maitre en ces mots a repris:
— Vois le glaive à la main ce personnage austère,
Premier, avant ces trois, qui lui semblent soumis:

Digitized by Google

30. Poète Suzerain, c'est le sublime Homère,
Non loin de lui s'avance Horace le frondeur;
Ovide est le troisième; et Lucain à l'arrière;

31. Eux et moi nous donnons un vote approbateur
Au titre proclamé par la voix isolée;
Ce leur est un devoir s'ils me rendent honneur.

32. Ainsi j'eus sous les yeux l'école renommée
Du créateur des chants les plus hauts élevés,
Qui plana loin de tous tel l'aigle en sa volée.

33. Après quelques propos alternés, échangés,
Ils se tournent, me font salut, et révérence;
Et mon maître a souri de ces respects aimés.

34. Leur salut m'honora moins que leur déférence;
Il m'ont ouvert leurs rangs, admis au milieu d'eux,
Et, sixième, je pris part à leur conférence.

35. Nous marchâmes ainsi, jusq'au point lumineux,
Discourant sur des faits bons à présent à taire,
Autant qu'il était bon d'en parler en ces lieux.

36. Nous arrivons, enfin, au pied d'un fort de guerre
Dont sept fois un mur haut investissait les flancs
Protégés tout au tour d'une belle rivière.

37. Nous marchions sur ses flots, à sec comme en des champs,
Nous franchissons sept arcs, nouvel itinéraire,
Et nous nous reposons dans des prés fleurissants.

38. Maints esprits s'y trouvaient à l'œil grave et sévère,
Sur leurs traits se peignait leur grande autorité.
Ils parlaient peu, mais leur voix douce savait plaire.

39. Nous nous retranchons donc sur un bord écarté.
En un lieu découvert, culminante vigie,
D'ou l'œil pouvait voir tout dans toute sa clarté.

40. Là, debout sur l'émail d'une jeune prairie,
Mon guide m'a montré ces esprits éminents
Délices de mon cœur et charme de ma vie:

41. Électre qu'entouraient de nombreux courtisans.
J'y reconnus Hector et le pieux Énée,
Le belliqueux César aux yeux étincelants.

Digitized by Google

42. La, j'aperçus Camille et puis Penthésilée.
A quelque pas je vis l'illustre roi Latin;
Sa fille Lavinie à ses flancs attachée.

43. J'ai vu ce fier Brutus, le fléau de Tarquin,
Cornélie et Marcie et Julie et Lucrèce,
Et seul, assis à part, le morne Saladin.

44. Puis élevant mon œil qui désireux s'empresse,
J'y reconnus le chef du monde des savants,
Dans l'orbe des plus grands docteurs de la sagesse.

45. Tous l'admirent et tous se font ses courtisans.
Je vis Socrate, et puis le chef académique,
Platon plus près de lui que ses autres clients.

46. Démocrite qui fait Dieu le hasard; le Cynique;
Anaxagoras, et Thalès le physicien,
Empédocle, Héraclite et Zénon l'ellétique

47. De la vertu des sucs le grand statisticien,
De nom Dioscoride, et puis j'y vis Orphée,
Tullius, Tite-Live, éloquent historien,

48. Sénèque le moral, Euclide, Ptolémée;
Hippocrate, Avicenne, et Galien grands docteurs;
Averroës qui fit la glose si vantée.

49. Je suis forcé d'omettre un grand nombre des leurs,
Car ma thèse trop vaste à me hâter m'invite;
Et plus que les discours les faits parlent aux cœurs.

50. Notre congrès fini, quatre et deux on se quitte,
Par un autre sentier mon maître me conduit;
Je passe d'un air calme en un air qui palpite,

51. Et me trouve en un point où tout n'est plus que nuit.

Digitized by Google

ENFER — CHANT SIXIÈME.

1. Quand j'eus reprit mes sens, stupéfaits, engourdis,
Devant ces deux amants dont l'amour d'un nuage
De tristesse et de deuil voila tous mes esprits,

2. Tourments et tourmentés, nouveaux excès de rage,
M'environnent partout où je veux me mouvoir,
Me tourner, ou porter quelque part mon visage.

3. Au troisième giron où je suis à me voir,
Pluie éternelle et froide et maudite et pesante,
Quantité, qualité, constance en son pleuvoir;

4. Grêle massive, neige, eau non plus transparente,
Dans un air ténébreux diluvien torrent,
Du sol qui les reçoit la poitrine est puante.

5. Cerbère, monstre affreux, cruel, récalcitrant,
De son triple gosier hurle en chien, vous harcèle,
Menace les noyés de ce gouffre béant.

6. Oeil vif, barbe onctueuse, à poils noirs, pêle-mêle,
Large et lourd abdomen, ongles longs et crochus,
Il griffe les esprits qu'il écorche, écartèle.

7. Ils hurlent sous la pluie en hurlements aigus;
Leur flanc gauche au flanc droit fait rempart à l'orage;
Se retournent souvent profanateurs perdus.

8. Quand cerbère nous vit, ce ver au grand corsage,
Il bée en nous montrant son affreux râtelier:
Pas un seul membre alors qui ne frémit de rage.

9. Mon maître ouvre sa main; au terrible portier,
Du sable qu'il saisit, lance plein la poignée;
En baillonne l'avide et caverneux gosier.

10. Tel le chien affamé qui cherche la dinée
Se calme quand il a conquêté l'aliment
Qu'il convoite et dont seul il veut faire curée.

11. Tel alors a mué l'effroyable aboiement
Du cerbère-démon à voix si glapissante,
Que les esprits voudraient surdité du néant.

Digitized by Google

12. Nous marchons sur des morts qu'une pluie incessante,
Lourde, affaisse, et nos pas s'imprimaient, s'enfonaçient
Sur spectres vaniteux à personne apparente.

13. Pêle-mêle étendus sur le sol ils gisaient
Tous, un seul excepté qui brusquement s'élance,
S'assied quand il eut vu deux humains qui passaient.

14. — Toi qui dans dans cet enfer sous ton guide t'avance,
Tu fus fait bien avant qu'on eut mes os défaits:
Parle, aurais-tu de moi quelque ressouvenance?

15. Je lui dis: — ta douleur défigure tes traits,
Et répand sur mes sens une teile fumée
Qu'il me semble, je crois, ne t'avoir vu jamais.

16. — Ombre, dis-moi ton nom? toi, profonde immergée
En ce lieu de douleurs, car, s'il est des tourments
Plus durs, nulle ne fut plus durement logée.

17. Il répond: ton pays groupe de turbulents,
D'envieux, sac de haine extra-surabondante,
M'enferma du premier au dernier de mes ans:

18. Ciacco, tel est le nom dont ma cité se vante;
Et c'est, comme tu vois, pour ma voracité,
Qu'ici je suis broyé sous l'humide tourmente;

19. Et je ne suis point seul et sans complicité.
Telle âme que tu vois triste, ici retenue,
Y purge mon délit. Lors il s'est arrêté.

20. J'ai répliqué: — Ciacco, ta souffrance me tue,
Sollicite mon âme à s'épancher en pleurs.
Mais, dis-moi si tu sais quelle sera l'issue

21. Des partis divisés qu'aveuglent leurs fureurs?
S'il est un juste encor? Laisse moi donc apprendre
Comment sur la cité pleuvent tant de douleurs.

22. Il dit. — Aux longs débats où l'on devra descendre
Le sang succèdera, puis le parti des champs
Sur les tristes vaincus osera tout prétendre;

23. Puis ceux-ci crouleront au déclin des trois ans.
L'autre viendra sur l'eau, buté par la puissance
De tel qui ruse, intrigue auprès des intrigants,

Digitized by Google

24. Il marchera longtemps dans sa haute arrogance,
Tenant son ennemi sous des fers onéreux,
Le quel pleure en sa honte envain sa déchéance.

25. Des justes, deux encor, mais sans pouvoir, oui deux?
Haine, avarice, orgeuil sont les trois étincelles
Qui dans les cœurs de tous ont allumé les feux.

26. A ces mots a cessé son larmoyant langage;
Et je lui dis : « Poursuis, ne t'arrête pas là;
» De quelques mots de plus accorde moi le gage.

27. » Farinata, Tegghia, Rusticucci, Mosca,
» Arrig qu'à la vertu porta leur caractère
» Et tel, tel qui comme eux au bien se consacra,

28. » Ou sont-ils; dis-le moi, ne veuille point les taire?
» Contente mes désirs, tu nous obligeras.
» Rayonnent-ils aux cieux, ou souffrent-ils sous terre?

29. — Parmi damnés plus noirs tu les retrouveras;
» Autre crime les tient en fosse plus profonde;
» Descends, car tu le peux, et tu les y verras.

30. » Si tu revois, un jour, les clartés de ton monde
» A tes concitoyens rappelle-moi souvent:
» N'attends plus mot de moi, ni que je te réponde.

31. Son œil, direct dabord, se tourne obliquement,
Me regarde, s'éloigne, et sa tête affaiblie
Tombe, et lui, chez les siens, va reprendre song rang.

32. Et mon guide: » Pour eux plus d'éveil à la vie
» Que l'ange n'ait sonné l'heure du jugement,
» Quand hâtera ses pas leur puissance ennemie.

33. » A sa tombe chacun recourra tristement,
» Vêtira chair et traits, ouira de son ouïe
» Du décret éternel le retentissement.

34. Nous marchions à travers les ombres et la pluie,
Mélange infect, impur, et non sans être émus,
Effleurant quelques points de la future vie.

35. — Maitre, ai-je dit alors, ces tourments absolus
S'accroitront-ils après la dernière sentence?
Seront-ils adoucis, seront-ils aussi crus?

Digitized by Google

36. — Va, me répondit-il, consulter ta science
» Qui veut que plus un être est parfait en naissant
» Plus il doit ressentir le bien ou la souffrance.

37. » Quoique ces reprouvés vivent en se berçant,
» Ils ne seront jamais une race innocente,
» Croyant l'être, après, plus qu'ils ne furent avant.

38. Nous tournâmes autour de la fosse béante,
Parlant sur des sujets que je tais au lecteur;
Nous arrivons enfin au point de la descente;

39. Là, s'y trouva Plutus le grand contradicteur.

ENFER — CHANT SEPTIÈME

1. *Pape Satan, pape Satan aleppe*, tel
A débuté Plutus d'une voix glapissante,
Et mon courtois Docteur, Docteur universel

2. Me rassure en ces mots. » Menace indifférente,
Vaine, pouvoir déchu; quel qu'il se soit montré
Tu descendras ce roc, il n'importe la pente.

3. Puis arrêtant son œil sur ce front effaré
Il a dit. » Tais-toi donc, loup, engeance maudite,
» Digère en toi ta rage et sois en dévoré.

4. » Tu sais au noir séjour pourquoi cette visite,
» On le veut où Michel, des anges le plus grand,
» A terrassé l'orgueil de l'infidèle élite.

5. Telle s'enfle la voile aux haleines du vent,
Se refoulant sur soi quand tombe la mâture:
Tel ce monstre cruel tombe sans mouvement.

6. Devant nous s'ouvre alors la quatrième cloture,
Devant nous s'élargit le giron douloureux
Sac des perversités de toute la nature.

7. Juste ciel! que de maux s'expient en ces lieux
Tout était à mon œil tourments, travaux, misère.
Pourquoi donc nos méfaits nous font-ils si hideux?

Digitized by Google

8. Tel dans l'étroit Scylla poussés en sens contraire
Le flot heurte le flot, tels on voit constamment
Se heurter ces damnés par un choc nécessaire.

9. Là, je vis plus qu'ailleurs nombreux attroupement,
Chacun poussait du sein un rocher effroyable,
Et leurs multiples cris n'étaient qu'un hurlement.

10. Ils se heurtaient de front, puis, sort impitoyable,
Ils rebroussaient chemin en se disant entre eux :
» Vilain thésauriseur, frondeur abominable ».

11. Ils parcouraient ainsi leur cercle ténébreux,
Allant des deux côtés vers une fin contraire,
Hurlaient en se jetant leur refrain odieux.

12. Chacun ayant touché le but de sa carrière
Revenait sur ses pas pour un nouveau tournois.
Et le cœur pénétré d'une douleur sincère :

13. » Maître, éclaire mes sens, lui dis-je, humble de voix.
» Qu'est-ce donc que ces gens? ont-ils eu la prêtrise
» Tous ces tonsurés là qu'a ma gauche je vois?

14. » J'avouerai, m'a-t-il dit, sans craindre de méprise,
» Que chacun d'eux vécut bien court d'entendement,
» Sans bornes s'il dépense, ou s'il économise.

15. » Leur langage l'indique assez ouvertement,
» Quand ils touchent au point extrême du colure
» Leurs défauts opposés en font un double camp.

16. » Les gens qu'ici tu vois, cranes sans chevelure (*)
» Furent tous de vrais clercs, papes ou cardinaux,
» Qu'un double excès perdit : la lésine et l'usure.

17. » Maître, lui dis-je alors, dans ces vastes cachots
» Ne s'en trouve-t-il point que je pourrais connaître
» Qui furent dans leur vie entachés de ces maux?

(*) Ne perdons pas de vue que Dante quand il attaque les abus si communs à son époque, respecte toujours le dogme, et l'autorité, et s'il attaque les personnes il le fait avec plus de ménagement que ne le faisaient dans leurs siècles Jéhan de Meung, dans le roman de la rose, et les moines franciscains et Petrarque, et Rabelais, et le fameux Erasme dans son éloge de la folie.

Digitized by Google

18. » Vain penser, m'a-t-il dit, qu'on ne saurait admettre;
» Leur état ignoré, les fit si vils, si bas,
» Que tel qui les connut ne les pourrait remettre.

19. » Ils reviendront sans fin à ces doubles débats,
» Un jour ils laisseront du tombeau la nuit noire.
» Ceux-là les poings serrés, ceux-ci les cheveux ras.

20. » Mal donner, mal tenir chose en soi dérisoire,
» Les repoussant du ciel les livre à ces assauts,
» Je te les peints tels quels, sans idée accessoire.

21. » Apprends combien est court le mouvement des flots
» Des biens qui sont, mon fils, commis à la fortune,
» Biens pour qui les humains se heurtent sans repos;

22. » Car tout l'or que l'on vit, que l'on voit sous la lune,
» De tant d'âmes, ici, spectres toujours mouvants,
» N'en saurait seulement immobiliser une.

23. » Maître, à mon exigence, encor quelques instants:
» La fortune qu'ici ta voix ma signalée
» Qu'est-elle, puis qu'elle a tant de biens et si grands?

24. » Misérables humains, (sa voix s'est animée)
» Combien votre ignorance aveugle vous séduit,
» Je veux de mes pensers te fournir la becquée.

25. » L'œil pour qui le savoir n'a ni secret ni nuit,
» Fit les cieux, leur unit une force motrice,
» Telle qu'une lueur de l'une à l'autre luit,

26. » D'une égale clarté force distributrice;
» Réglant par cette loi les terrestres splendeurs,
» Il leur donna pour maître un chef, une tutrice,

27. » Qui, changeant, dispensant à son gré ses faveurs,
» Des états et du sang en fit la survivance,
» En dépit des efforts des vulgaires fureurs.

28. » Delà l'absolutisme, ou bien la décadence,
» Cachés dans les arrêts de cette déité,
» Tel qu'un serpent sous l'herbe y voile sa présence.

29. » Et contre elle que peut votre sagacité;
» Elle prévoit et juge et règne en souveraine,
» Tels les premiers créés de la divinité.

Digitized by Google

30. » Elle élève, elle abaisse et sans que rien l'enchaine,
» Nécessité soutient, hâte son vol hardi,
» Elle est le vrai moteur de l'inconstance humaine.

31. » Voilà la déité clouée au pilori
» Par gens qui lui devraient honneur et sacrifices,
» Loin de la mettre au ban du blâme ou du décri.

32. » Mais elle reste heureuse et honnit les caprices,
» Et goûtant le bonheur des esprits purs-conçus,
» Elle roule sa sphère au sein de leurs délices.

33. » Descendons où nos cœurs seront bien plus émus.
» Toute étoile décline, elle s'était levée,
» Quand je m'acheminai; retards sont défendus.

34. » Nous passons d'une rive à la rive opposée.
» Au dessus d'une source où boût un flot impur,
» D'un fossé de son sein vive et brusque échappée.

35. Le flot n'était point noir mais n'était point azur,
Et nous, associés au cours de l'onde bise,
Nous pénétrons en bas par un chemin plus sûr.

36. Un marais s'y trouvait; son nom, que je le dise,
C'était le Styx ruisseau qui, tombé des sommets,
Amortissait au pied du roc son onde grise.

37. Et moi dont les regards ne se lassaient jamais,
Je vis âmes sans nombre en la fange engouffrées,
Spectres nus, menaçants, parqués en ces marais.

38. Ces âmes combattaient non avec mains armées,
Mais leurs têtes, leurs pieds, leurs poitrails se heurtaient,
Et leurs dents mutilaient leurs chairs déchiquetées.

39. Et mon maitre: — » Tu vois des cœurs que subjuguaient
Ces haines aiguillons d'aveuglantes colères;
Sache, et je le tairais, si les choses n'étaient,

40. Que d'autres sous ces flots soupirent leurs misères,
Soulevant les bouillons des flots de leurs fureurs,
Tu le vois quelque part que tombent tes paupières;

41. Embourbés dans la vase ils disaient: « Vils pêcheurs
» Nous vécûmes au monde où le soleil rayonne,
» En nos sens des poisons fermentaient les vapeurs;

Digitized by Google

42. Notre plainte aujourd'hui dans ce lac noir résonne :
Du fond de leurs gosiers tels ils grouillaient ce chant,
Hymne de la douleur, chant brisé, monotone.

43. Nous franchimes ainsi sur ce fétide étang.
Un grand arc, d'une rive à la rive contraire,
L'œil sur qui dans la fange en broyait l'aliment.

44. Puis nous touchons au pied d'une tour solitaire.

NOÉ

OU L'INVENTION DE LA VIGNE.

ÉGLOGUE.

» Miel de la grappe vermeille, que tes flots parfument agréable-
» ment ma langue et mon palais ; miel de la grappe vermeille quel
» baume restaurant tu verses dans mon cœur !

» Arbuste aimé, d'ou nait cette joie qui t'anime, autour de moi
» tu te meus, on dirait que tu sens, que tu penses.

» Quels doux parfums, o ciel, quelle joie, quel délire ! non, jamais
» sous l'empire de mes sens, rien ne fut ce que je vois ; rien ne fut
» ce que j'éprouve.

» Quand j'osai pour la premiere fois, de mon luth assoupi évo-
» quer les accords qui s'unissaient à mes chants, vigne féconde, tes
» feux inspiraient mon génie !

» Don précieux de la bonté divine, loin du cœur tu bannis l'im-
» portune tristesse, et du courage exilé tu rappelles l'énergie.

» Sur les ailes d'une gaîté sage, tu m'élèves tu me balances,
» telle une mère entre ses bras berce son jeune enfant. Ton suave
» sommeil appesantit ma paupière, et semblable aux nouveaux feux de
» l'aurore matinale, je m'éveille rajeuni.

Digitized by Google

» Miel de la grappe vermeille que tes flots parfument agréable-
» ment ma langue et mon palais! miel de la grappe vermeille, quel
» baume restaurant tu verses dans mon cœur !

» Astre des nuits, astre paisible, tes regards sur moi s'arrêtent
» avec autant de complaisance que les miens sur ma coupe pleine de
» l'extase du cœur.

» Oui, ta lumière est pure et belle, elle scintille vivement dans
» l'onde claire du ruisseau, mais qu'est-elle comparée à la splendeur
» de mon nectar.

» Les flots de ma liqueur vermeille sont les rubis liquides des
» fontaines d'Éden, l'or d'Ophir, les rayons du Soleil !

» Ruisselez dans mes veines brûlantes rubis d'Éden, or d'Ophir,
» rayons du Soleil. Dans mon cœur versez la flamme, vivifiez mes
» sens, éclairez mon esprit, inspirez ma raison. »

Ainsi chanta Noé, car Noé fut l'inventeur du vin. Muse, raconte nous comment il découvrit cette précieuse liqueur.

Égaré dans les champs, Noé cherchait un abri contre les feux de l'été. Il s'arrête sous une treille touffue dont les feuilles étaient mollement agitées par le souffle du Zephir. Là il s'assied sur un banc de gazon. Il apercoit un cep de vigne dont les grappes vermeilles fondaient aux rayons du Soleil, et laissaient tomber à terre leurs gouttes brillantes. Eh quoi, dit-il, les larmes purpurines de ces globes vermeils goutte à goutte epanchées resteront donc perdues ? non, la terre désormais ne s'en abreuvera plus ! » Il dit, se lève, prend une coupe et cueille quelques unes des fleurs dont le sol était émaillé, puis il en dispose les corolles dans la coupe. Il choisit, ensuite, les grappes les plus mûres de la vigne et de sa main en exprime le suc. Le liquide s'épure à travers les fleurs, il le boit en trouve la saveur délicieuse, et chaque jour quand le Soleil était monté dans les cieux, il venait sous la treille hospitalière composer son breuvage. A peine il l'approchait de ses lèvres qu'une joie vive pénétrait son cœur, ouvrait son âme à l'enthousiasme, et des inspirations sublimes s'échappaient de sa voix en sons harmonieux, admirables, divins. Alors ceignant de fleurs sa coupe qu'il élevait vers le ciel. « O bienfaisante liqueur, s'écriait-il,
» puissent mes descendants imiter mon exemple, et savourer tes flots,
» à la gloire de leur inventeur. Puisses-tu inspirer au poète sacré un
» délire mysterieux ; c'est alors que son luth enfantera la plus savante
» harmonie ; c'est alors que les pensées les plus célestes jailliront de
» son esprit en étincelles lumineuses.

« O doux breuvage puissent les sages humains ne point abuser
» de tes feux séducteurs, ne point te profaner dans la joie insensée
» de leurs festins ! puissent-ils se souvenir toujours que le mortel qui
» le premier te cultiva avait un cœur droit et une ame pure. »

Digitized by Google

SUPPLÉMENT AUX POÉSIES PRÉCÉDENTES

SONNETS DE PÉTRARQUE

I.

C'était le jour funeste ou le soleil sur nous
Pâlit, de son auteur partageant la souffrance;
Je me sentis blessé sans nulle défiance;
Et le vainqueur? - Vos traits, Donna, vos regards, vous.

Le tems contre l'amour, le tems contre ses coups
Me semblait être vain, J'allais dans ma constance
Tranquille et confiant, trop douce indifférence
Principe de mes maux dans la douleur de tous.

Amour me vit sans arme, il me crut vulnérable,
Et jusques en mon coeur se glissa par mes yeux,
Source et ruisseau de pleurs qui surabondent d'eux.

Me frapper désarmé ne put m'être honorable;
Il le fut moins pour vous qui sûtes à la fois,
Frapper étant armée et cacher le carquois.

II.

Solitaire et rêveur, des champs les plus déserts
D'un pas paisible et lent je mesure la voie.
Mon oeil, de toutes parts, à dessein s'y fourvoie
Pour m'avertir de fuir les sentiers trop ouverts.

Ce sont là les abris qui me viennent offerts,
Contre l'oeil de la foule à qui je suis en proie.
A mon maintien, mes traits d'où s'exile la joie
On sent trop qu'au dedans je gémis sous des fers.

Je croirai désormais que les monts, les rivages,
Les fleuves, les forêts connaissent mon ennui,
Mes souffrances, mes maux, mystères pour autrui;

Mais je ne sais chercher des sentiers si sauvages,
Si scabreux, où l'amour prompt à m'y découvrir
N'y vienne en tête-à-tête avec moi discourir.

Digitized by Google

III.

Mon esprit m'emporta dans la céleste cour,
Où vit celle qu'en vain je cherche sur la terre:
Je montai dans les chœurs de la troisième sphère;
Je la revis moins fière et plus belle d'amour.

Elle saisit ma main, et me dit: Ce séjour
Sera le tien encor, si mon coeur m'est sincère;
C'est moi qui contre toi soutins si rude guerre,
Et cloturai ma tâche avant la fin du jour.

Mon bonheur n'entre point dans l'humaine pensée,
C'est toi seul que j'attends, et, l'objet de tes feux,
Il dort là-bas, ce corps dont tu fus amoureux.

Elle se tait, et fuit ma main qu'elle a pressée:
Et pourquoi? Car au son de ces accents pieux,
Un mot de plus m'eût fait m'oublier dans les cieux,

L'ANE JOUEUR DE FLUTE

Bon, ou mauvais, n'importe, pars, apologue léger: A mon esprit tu t'offres à l'instant par l'effet du hasard.

Autour de quelques prés, ornements de mon hameau, un jour passait un âne par l'effet du hasard.

Il y trouve une flûte, instrument d'un berger. Elle gisait oubliée, par l'effet du hasard.

Le susdit animal se mit à la flairer: il y pousse son souffle par l'effet du hasard.

Dans la flûte l'air se glisse, et la flute résonne par l'effet du hasard.

Oh, oh! dit l'âne alors, que je sais bien jouer! Et l'on dirait encor du mal de la musique des ânes!

Que d'ânes qui sans les règles de l'art, réussissent quelquefois par l'effet du hasard.

Traduite de l'espagnol d'Triarte

Digitized by Google

NOTES

FABULISTES ITALIENS.

---

(1) Un fait historique reste aujourd'hui constaté c'est que l'Italie a eu des fables en langue vulgaire dès le XI Siècle lors qu'il n'existait encore que les fables d'Ésope connues en Europe, et que celles de Phèdre y étaient ignorées. Ce genre de composition était même devenu commun en Italie. Cette partie de l'histoire littéraire a quelque chose de singulier qui n'a pas été assez étudié ni connu, et qui mérite attention. Ginguéné le plus moderne des auteurs qui se soient occupés des choses littéraires de l'Italie a traduit ou plutôt imité assez médiocrement quelques fables de divers fabulistes italiens, mais son cours resté inachevé a laissé la France sur ce sujèt sans détails : ce serait une lacune á combler.

Les auteurs italiens n'ont parlé que très-sommairement de la fable, soit dans leurs cours de littérature, soit dans leurs arts poétiques. Zanotti, Manzini, Costa, Soave, ont suivi l'exemple de Boileau : et quelles considérations pouvaient les arrêter ? aucune. Libres et indépendants ils pouvaient tout dire sur le compte de leurs fabulistes. Mais parceque Aristote et Horace n'ont point parlé de l'apologue, parceque Aristote regardait tout récit comme rentrant dans l'épopée ils ont gardé le silence sur ce genre de composition. Quelque raison q'on ait donnée pour justifier Boileau, il est hors de doute, que pour ne pas déplaire à Louis XIV qui n'aimait pas Lafontaine, il n'a pas voulu parler d'un genre où le courtisan eut été en défaut en louant un génie qu'il admirait, dont il était l'ami, mais dont l'indépendance était la censure de l'absolutisme. Lafontaine n'en a pas moins été le premier après la reine de Navarre, à montrer par ses imitations de Boccace et de l'Arioste combien valait l'Italie dans ce genre de composition et tout ce qu'il a de beau dans les sujets qu'il en a empruntés il le doit à l'Italie et à ses innombrables *novellieri ;* tout ce qu'il a pris chez eux porte l'empreinte de son génie et les honore eux-mêmes.

En 1004 il y eut en Italie divers traducteurs d'Ésope qu'on cite comme texte de langue ; deux seraient peu dignes d'attention, tant les interpolations que l'ignorance ou la malice y ont faites sont bizarres, si elles n'avaient pour elles le mérite de la narration et de la diction.

Dès le XII siecle paraissait il *Novellino,* recueil de cent nouvelles, le plus ancien de la langue italienne et dont quelques unes semblent par leur style de la fin de ce siècle.

Les premiers auteurs qui écrivirent des fables en vers n'ont pas de recueil proprement dit ; ils se contentèrent d'insérer leurs apologues dans leurs divers ouvrages de poésie sous forme d'épisode. La premiere ballade de Dante signale

Digitized by Google

le premier apologue en vers en Italie, suivi de deux autres dans ces mêmes ballades. La hardiesse, la concision de son style annonce dès lors le poète qui plus tard déflera Lucain, et Ovide dans la double métamorphose de l'homme en serpent et du serpent en homme au XXVIII chant du purgatoire.

Pulci dans le Morgante Maggiore en a semé quelques uns ingénieux et agréables. L'Arioste en a quatre dans ses satires: La Zucca, Il Veneziano Cavallo, la Luna, l'Asino. En 1485 parut Zuco. — Léon Battista Alberti de 1404 ou 1483 — Firenzuola, Capaccio en 1569 — Bernardino Baldi de 1533 à 1617 — Cesare Pavesi 1569 — Salvator Rosa, peintre et poète tout à la fois. — Verdizotti en 1570. Je ne m'arrête qu'aux principaux.

Phèdre ressuscite en Europe en 1590; il avait été précedé dans le IV siécle par Avienus, par Gabrias; par Faerne de Crémone en 1561, par Abstemius concitoyen de Crescimbeni, bibliothecaire de Frédéric. A cette même époque figure aussi dans la fable comme précurseur *degli Animali parlanti de Casti*, un Alexandre Manerba de Brescia qui remplit la *sua selva morale di tai bestie erudite, che potrian stare in catedra nei Licei, e parlar d' altro tempo che nella notte della Befana. (Lettre de Strinati à Crescimbeni).*

Parmi tout ces fabulistes du dixième ou seizième siécle, qui ont écrit en latin, on peut distinguer avec honneur Philelphe, quoique son recueil soit assez médiocre, Remicius Romanus, Valla Laurentius et quelques autres. En général ce sont tous gens chargés de la lourde érudition de l'époque et qui n'ont jeté comme fabulistes qu'un éclat éphémère.

Dans le nombre des fabulistes italiens du XV au XVII il en est deux moins connus par leur fables quoiqu'ils le soient beaucoup par leurs autres ouvrages, ce sont: Léon Battista Alberti, et Bernardino Baldi.

Alberti naquit à Venise en 1404 d'une famille florentine, il mourut à Rome en 1472. Versé dans les arts et les lettres, il fut peintre, sculpteur, architecte, poète, prosateur; son siècle le surnomma le Vitruve, l'Archimède moderne. Il écrivit ses fables en latin. Tous les sujets sont de son invention, il prit Ésope pour modèle, il ne mit point de moralité à ses fables; de manière que ce sont autant de faits apocalyptiques. Il semble s'être dit *qui Potest capere capiat.* Sans doute elles renferment un grand sens philosphique, et il faudrait pour les apprécier, pouvoir pénétrer dans ses vues, et l'apologue est si élastique qu'on pourra les interpréter toujours comme on voudra. Un certain Pompa professeur de langues étrangères à Paris en 1693 en a publié chez le fameux Sercy une tradution française en prose, avec le texte italien, par Cosimo Bartoli, en regard; il déclare qu'il y a joint d'après lui-même des moralités. Est-il bien entré dans l'esprit de l'auteur? c'est ce que nous abandonnons au jugement de ceux qui philosophent. On sait que les moralités d'Ésope ont été ajoutées à ses fables par ses commentateurs et ses interprètes. Quelques-unes sont assez justes, mais d'autres sont très-forcées. Quant à Alberti, il a porté la précision, la profondeur des sciences mathématiques dans la contexture de ses apologues. Dans l'ouvrage intitulé Momus, ouvrage tout allégorique dont le but est de former un jeune prince, il a déployé tout le piquant, toutes les grâces, tous les ornemens dont l'apologue est susceptible, et il constrate singulièrement avec la nudité de ses fables.

Monsignor Baldi Bernardino, d'Urbin, Abbé de Guastalla, fut encore un des grands érudits de l'Italie; il vécut de 1533 à 1617. Théologien, philosophe, mathé-

Digitized by Google

maticien, orateur, poète, il écrivit en Grec, en Latin, en Toscan, en Provençal, en Sicilien, et parfaitement en toutes ces langues ; on le surnomma le Varon de son temps Dans ses œuvres respire un style simple, clair, doux et noble. Il prit pour modèle de ses fables, ce certain grec qui :

Surtout renchérit et se pique
D'une élégance laconique.
Il renferme toujours son conte en quatre vers,
Bien ou mal je le laisse à juger aux experts.

Il fallait bien que ses fables plussent aux savants de son siècle puis que sur les instances de Malatesta Strinati, Crescimbeni les traduisit en vers, et lui Strinati en fit les moralités, et l'ouvrage fut dédié à Clément XI. On rencontre dans ce recueil cette fable assez curieuse pour les circonstances, et qui prouve que le grand érudit n'était pas très-porté pour l'*Italia una.*

Cette grande question agitée et poursuivie dépuis le 12me siècle ne pouvait trouver sa solution que dans le laps du temps, le progrès, et l'entente des nations.

LA SICILIA E NETTUNO (FABLE LXXI).

La Sicilia facea istanza a Nettuno di ricongiungersi con l'Italia a cui disse il Dio : tu sei pazza, non sapendo, quanto sia meglio l'esser picciol capo, che gran piede.

La Sicilia Nettuno pregò, dicendo :
All' Italia Signor, mi riongiungi
Ed ei rispose a lei :
O quanto folle sei,
Se sdegni starne lungi !
Che il pregio d' esser picciol capo eccede
L' onor d'esser gran piede.

La Sicile priait le second des grands Dieux
D'unir son continent à celui d'Italie ;
Et Neptune lui dit : o bizarre folie !
Sois petit chef et non grand pied, tu seras mieux.

Autre fable du même auteur.

Pourquoi chercher l'ordure et fuir parfums et fleur ,
Dit l'abeille à la mouche en sa simple éloquence :
C'est que nous prenons, nous, pour de la puanteur ,
Dit la mouche, ce qui pour vous est une essence.

Casti le chef des fabulistes modernes a élevé la fable au rang de poème.

Gozzi (Gaspar) vénitien d'origine vécut de 1715 à 1716.

Roberti (Giambattista) né à Bassano vécut de 1719 à 1786 ; il a pour lui le mérite de l'invention. Il est sérieux et grave dans ses fables, comme Gay, sans avoir toutefois sa philosophie ; écrivain pur, son style est trop *stentato*, comme disent les italiens, trop étudié, trop forcé.

Passeroni est un rimeur infatigable et prolixe. Soixante et quinze fables résument ses six volumes d'apologues, où il ne fait que traduire Ésope, Phèdre

Digitized by Google

et les auteurs du moyen âge. Ecrivain ingénu, élégant, pur dans ses moralités, c'est ce qui le fait aimer et le rend respectable.

Bertolà naquit à Rimini en 1753 et mourut en 1798. Comme fabuliste il a pour lui le mérite de l'invention, le naturel, la grace; il est simple, poétique, fleuri, quelquefois, à dire vrai, un peu trop couleur de rose; on y rencontre de temps en temps quelques finesses obscures. On voudrait un style plus spontané. Il y a dans ses compositions de l'originalité, de l'imagination, de la philosophie plus que dans Roberti. Les quelques légères fautes qu'on rencontre chez lui sont rachetées par des beautés de premier ordre. Ses fables politiques ont quelquefois un à-propos de circonstances relatives à son époque, et qui attestent l'indépendance de l'auteur. Il ne tombe jamais dans le bas, tout est chez lui délicatesse et sentiment. Ce n'est point à tort qu'on l'a qualifié de Cygne de Rimini.

De Rossi, romain d'origine, a composé cent fables que je placerais volontiers après celles de Bertòla.

Perego (Gaetano) né à Milan mourut le 29 juillet 1814 à l'age de 67 ans. Ses fables essai d'un cours de morale sur les devoirs sociaux, écrites pour l'éducation de la jeunesse, en style élégant facile, varié, furent couronnées par la société patriotique de Milan.

Pignotti est le fabuliste favori de l'Italie, il naquit à Figline le 9 aout 1739 et mourut en 1812 agé de 73 ans. Il avait étudié à Arezzo la médecine et la physique qu'il enseigna à Pise. Ses fables commencèrent sa réputation. Il n'a pas cherché à inventer; il l'eût pu, sans doute, mais il avoue lui-même qu'il n'a cherché qu'à embellir à sa manière, ce qu'on avait déjà traité. Ses sujets sont tous pris d'Ésope, de Phèdre, des auteurs allemands ou anglais. Imitateur il sème des traits d'esprit, des reflexions piquantes; traducteur, il se tient à la hauteur de son modèle; philosophe, il est profond; poète, il est orné, fleuri, pompeux, quelque fois, peut-être, un peu trop. Sardonique rieur, tout médecin qu'il était il n'a pas plus ménagé les médecins que les moines. Je suis pourtant faché pour sa gloire que les sciences ne soient pour lui que crême battue. Il y a je crois en ceci une arrière-pensée qu'il faut lui pardonner en faveur de ses élégantes narrations, et rabattre dans l'application quelque chose de sa boutade. Quelque litterateur français aura-t-il, un jour, le courage de se mesurer à Pignotti, et de le reprodouire en vers, car la traduction française, en prose, de le Pan est chétive, misérable, et de plus très-incomplète. L'Italie est bien plus avancée dans la reproduction en vers des poètes modernes qu'on ne l'est à son égard.

Clasio n'a eu en vue, comme Perego, que l'éducation de la jeunesse. Ses fables d'uu ton plus élevé que les siennes et presque toutes de son invention plairont toujours par l'instruction solide qu'elles répandent, que relève encore l'élégance de sa poésie, l'harmonie de ses vers, et une aimable philosophie exempte de tout esprit de satire. On désirerait moins de monotonie dans son style, et plus de variété dans l'éxposé de son récit.

Clasio sera longtemps longtemps le fabuliste aimé de la jeunesse des écoles et aussi des hommes sérieux. Son style moins savant que celui de Pignotti, se soutient dans sa pureté d'un bout à l'autre de ses fables, il est remarquable par des constructions surannées, des archaïsmes heureux, mais énergiques, reproduits sans doute à dessein pour lutter contre l'envahissement des francesismi si en vogue dans l'Italie d'aujourd'hui; ajoutez à cela l'harmonie de ses vers; le mérite de l'invention toute naturelle qui n'a rien de bizarre dans les acteurs, ou les

Digitized by Google

personnifications des choses, un goût exquis domine chez lui, c'est le vrai classique de l'époque. Que sa fable soit littéraire, politique ce qui lui arrive rarement ou philosophique, la moralité, chose essez difficile à bien déduire, y est toujours très-justement adaptée. On reconnait en Clasio, un cœur bon, une ame égale, qui cherche à infuser dans l'esprits des autres les convictions dont il est plein et c'est toujours par la douceur qu'il insinue, le précepte, le blâme, la correction. Les fables de Bertolà sont postérieures a celles de Clasio. Si la préséance appartient à ce dernier et s'il occupe le premier rang après Pignotti, Bertolà figure encore avantageusement au troisième. L'un et l'autre n'en ont pas moins un mérite original qui en fait deux auteurs à part et bien distincts.

Dans les nombreux fabulistes qui ont suivi Clasio, bien qu'aucun ne puisse prétendre à rivaliser avec ces trois derniers on trouve des fables excellentes qui figureraient avec honneur à côté des plus célèbres dans une anthologie des fabulistes modernes; un tel recueil manque à la littérature classique : il faut toutefois parmi ceux-ci distinguer Salvagnoli, Guadagnoli, et Dami de Montevarchi. La Sicile a produit les fables de Meli, de Tempiu, de Venerando Gangi, de Scionti et de Marafinu de Catane.

En Espagne on ne trouve guère que le recueil ordinaire des fables d'Ésope publié au XVI siècle, sans nom d'auteur, et un recueil de fables et de contes en prose par Seb. Mèy au commencement du XVII siècle.

Yriarte et Samaniego ont été long-temps les seuls fabulistes en vogue. Yriarte a jugé lui-même ses fables en les qualifiant de littéraires. Florian en a donné quelques jolis échantillons. Les fables de Samaniego sont toutes religieuses et morales.

Don Pablo de Jèrica naquit en Janvier 1781 à Vittoria. La première édition de ses œuvres imprimée à Valence sous le titre de *Ensayos poeticos* date de 1814. Elles furent réimprimées à Paris en 1817. Le recueil de ses fables devenu rare a été publie à Bordeaux en 1831 in 18.º. Poète tout républicain, il est continuellement à guerroyer contre les pouvoirs absolus; persécuté en Espagne, il passa les Pyrémées vint s'établir à Dax où il épousa une française après avoir obtenu de Charles X des lettres de naturalisation avec les droits attachés à la qualité de français, il mourut à peu près vers 1840.

En 1862 parurent les fables de Don Miguel Agustin principe. Tout récemment ont été publiées celles du sénateur Pascual Fernandez de Baezza, où respire tout le piquant des satires de Juvénal. M. de Baezza, dit un extrait de l'article sur le mouvement littéraire en Espagne, signé par Léon S. Hilaire, dans l'annuaire contemporain de 1867 : Monsieur de Baezza fronde ouvertement dans ses fables les faiblesses des personnages assis aux banquets des budgets, et comme personne ne veut se reconnaître dans cette exhibition Daguerrienne, ler prévaricateurs pour mieux donner le change sont les premiers à rire de leur spirituel satirique. Les fables de Philippe Jacento qui à marché sur les traces de Samaniego ont suivi de près celles de Baezza; il est assez singulier que les fables politiques de ce siècle soient parties de l'Espagne.

Toutes les nations de l'Europe moderne s'élancèrent dans la fable sur les traces de Lafontaine du moment que celui-ci en eut agrandi la forme et créé le style. Les auteurs y abondèrent, et y abondent encore quelques-uns ont cherché à s'ouvrir une route nouvelle, tels Krilow dont Charles Parfait nous à donné une exellente traduction complete en vers, et monsieur Viennet, doyen de l'académie française le dernier représentant de l'apologue en Europe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VILLEGGIATURA EN SICILE

EXCURSION À L'ETNA.

Les éruptions de l'Ètna, ainsi que celles du Vésuve, les tremblements de terre qui les ont suivies pendant ces dernières années, ont vivement ému et occupé l'esprit public. On a beaucoup écrit sur la Sicile, sur son histoire naturelle et sur l'Ètna principalement. Essayerons nous après tant de plumes poétiques, artistiques ou savantes, de captiver l'attention de quelques lecteurs? Fions-nous au proverbe: tenter ne peut nuire. Celui de tous les écrivains qui eut pu intéresser le plus sur un tel sujet, le voyageur nonagénaire que la science regrette aujourd'hui, le patriarche des savants naturalistes dont l'opinion eut été si importante sur tant de faits physiques constatés en Sicile, M. de Humboldt, semble l'avoir dédaignée. Il a visité, étudié le Vésuve et en a parlé longuement, et, nous a dit un habile géologue de la Sicile: *S'il en eût fait de même pour l'Ètna, peut-être aurait-il modifié quelques-unes des idées qu'il a émises sur les volcans.*

M. de Humboldt a décrit, il est vrai, avec exactitude, avec éloquence, les grandes scènes de la nature; il a mesuré les hauteurs du Chimborazo, du Pichincha, de l'Aconcagua; il a observé tout géologiquement et mathématiquement des Cordilières aux Kamschatka, et, quand il s'est agi de l'Ètna, volcan plus terrible qu'on ne croit, tout ce qu'il en dit dans ses Tableaux de la nature se réduit à ce peu de paroles: *On s'est habitué à juger des volcans du monde par ce que l'on connaissait de l'Etna, du Vésuve et de l'Hécla.* Il a dit quelque part dans ses ouvrages qu'il était allé en Sicile en 1822. Il y aura passé rapidement, sans doute, car parmi tant de géologues que sa présence eut intéressés, aucun ne l'a vu, nul n'a parlé de son séjour dans le pays.

Digitized by Google

On a cherché à s'expliquer les motifs de tant de laconisme, et d'une présence presque mystérieuse sur un sol que depuis plus de vingt-mille ans, selon les calculs de Récupero, l'Étna dévaste et rajeunit : c'est que le génie supérieur qui domine Aristote, Pline, Buffon le connaissait sans doute trop bien, c'est qu'il pensait peut-être que tout avait été dit à son sujet et qu'il ne trouverait, peut-être rien à y glaner, et son silence approuvant tout ce qu'en on dit Brydone, Spallanzani, Riedseld et d'autres encore et les géologues etnicoles eux-mêmes, il a utilisé ailleurs ses savantes et infatigables recherches.

Connue de ses habitants pour ce qu'elle vaut, la Sicile est appréciée d'eux et par eux malgré ses inconvénients, et quel est le pays qui n'en ait pas, plus ou moins. Les étrangers semblent n'y aborder, ou ne s'y arrêter qu'avec défiance.

On y vient, on voit et, sans autre examen, on s'en retourne. Ces coulées de laves noires, hérissées, qui bordent son rivage de Messine au delà de Catane, de Catane jusqu'à l'Etna et tout autour de cette vaste zône dont l'Étna est le centre; ce sable noir, mouvant, profond, ces torrents de laves refroidies aujourd'hui qui serpentent de divers côtés, ce sol raboteux, sombre, sonore sous vos pas en certains endroits, comme à Rome les voutes du palais des Césars; ce même sol crevassé, caverneux; ces pyramides de laves jadis incandescentes, ce ciel brûlant parfois sous l'influence du Kamsin, ces secousses intermittentes plus ou moins fortes, plus ou moins fréquentes, cet Étna toujours fumant, effraient, découragent, éloignent non les savants observateurs, dont la plupart y ont séjourné de longues années pour en étudier les phénomènes, mais ceux qui timides voudraient y prolonger leur séjour et jouir des délices qu'on trouve dans ces heureux climats.

Nous sommes du nombre de ceux que charment les arbrisseaux et les humbles bruyères, puis encore l'étourdissante harmonie des cataractes, les représentations hydroplasiques et pyrotechniques del volcans. Nous allons conduire notre lecteur dans un nouvel enfer, mais dans un enfer tout géologique; nous l'y conduirons à travers les fleurs et les fruits sur un sol qui gronde toujours, palpite assez souvent, et si son courage ne cède pas, nous le ferons s'élever, aussi haut que sa respiration pourra le lui permettre. En partant de la place du dôme de Catane, cité que les poëtes ont surnommée *una trium sororum*, vous traversez la longue et belle rue *Stesicorea*, ornée des deux côtés de palais, de riches magasins, et intérieurement de jardins d'orangers. Vous arrivez, en montant toujours, à la place *Gioeni*, corruption sicilienne du mot *Angio* (d'*Anjou*); en tournant à gauche, vous finissez par vous trouver à la barrière où se termine et commence la ville. A quelque distance de la barrière on recontre a gauche deux obélisques. Vous suivez la route sinueuse qui s'ouvre devant vous, elle conduit à Gravina, c'est le fief d'un prince palermitain à qui fut accordé l'honneur de dormir auprès des rois du sommeil

Digitized by Google

de la mort. De là vous montez à Mascaluccia, puis à Torre del Griffo, puis enfin à Nicolosi.

En parcourant cette route de huit milles que nous avons traversée plus d'une fois à pied avec la fraicheur de M. de Vendôme, vieux dicton des femmes d'esprit de la cour de Louis XIV, c'est-à-dire en été et en plein, midi pour qui pourrait l'ignorer, le piéton, à qui la rêverie abrège le chemin, s'extasie sur les accidents de terrains, la diversité des cultures, la richesse et la fécondité du sol, sur ces roches stralifiées, inclinées en tout sens qui s'offrent à la méditation.

Tout riants que sont ces côteaux, surtout le territoire de Mascaluccia, ce début du pélerinage à l'Etna sera bientôt effacé par les coteaux et les alentours de la verdoyante Nicolosi. Mais qui nous guidera dans une route engorgée de laves, à travers des lacs de sables noirs et mouvants, des ravins, des précipices, au milieu de cent-soixante et quinze monts, enfants et frères de l'Etna,

Etnæs fratres, capita alta ferentes,

qui? un guide qui dès long-temps placé aux avants-postes de l'Etna, tel qu'un astronome à sa lunette, ne permit jamais à une étincelle, à un tourbillon etnéens de passer inaperçus, un guide qui en a énuméré toutes les éruptions, depuis la plus ancienne jusqu'à la plus récente, qui les a précisées et décrites, un guide qui a retracé les phénomènes dont il fut témoin dans le cours de ses laborieuses observations; en un mot la savante statistique inédite que le professeur Gemellaro a écrite sous le nom modeste de *Guide à l'Etna*, et que M. Gemellaro a mise à notre disposition pendant les douze mois de notre résidence en Sicile et notre excursion dans le *bosco*, où il nous accompagnait. C'est ce manuscrit à la main que nous avons parcouru, reconnu les lieux dont nous allons parler; c'est avec son autorisation que nous nous permettons d'en extraire, d'en publier, après l'avoir traduit, tout ce qui a rapport à Nicolosi, aux Monte-Rossi, à la grotte des Colombes, à l'ascension au dernier cône. Si jamais ce manuscrit, que complète la flore de l'Etna et de ses environs, est publié ainsi que les quarante années d'observations météorologiques faites au pied de l'Etna, il ne manquera pas de captiver les suffrages et l'attention de tous les savants, heureux d'avoir contribué à en révéler l'existence. Dans l' impossibilité de mieux faire, nous laissons parler en français le docteur Gemellaro:

NICOLOSI.

Nicolosi s'élève de 682 mètres au dessus du niveau de la mer. 9,000 habitants environ y vivent, chiffre qu'il n'atteignit jamais pendant le

Digitized by Google

le cours de six siècles à compter de sa fondation. Ils sont en général d'un tempérament sanguin, nerveux, halés par les ardeurs des rayons solaires, industrieux, agricoles, adonnés à la culture de la vigne, à l'œnologie, sobres, modestes dans leur allure, leur cœur est porté à l'hospitalité; ils ont le caractère gai; plusieurs familles aisées, quelques personnes instruites y vivent tranquilles au milieu des charmes de l'agriculture et de la chasse. L'activité de leur industrie a transformé le vaste champ d'un sable noir qui les environne en vignobles fertiles. On y récolte d'excellents vins, des fruits délicieux, variés, exquis, et qui, sans exceptions, surpassent de beaucoup ceux que le reste de l'île produit. L'air y est pur et sain, l'horizon spacieux, varié. Le bocage de l'Ètna a deux milles d'étendue; il limite au nord le site pittoresque de Nicolosi. C'est ici le point le plus favorable où l'on devra stationner, si l'on désire faire une ascension à la dernière cime du Volcan, où l'on peut se rendre de trois points principaux de l'île: de Palerme, de Messine et de Catane.

Nous passons sur les désastres qu'a éprouvés ce village dans les divers périodes de sa vie, souvent renversé, toujours reconstruit. Nous ne parlerons pas des savants qu'il a produits; le détail en serait trop long et hors d'utilité pour le voyageur. Continuons notre récit. De tous les points du village, on distingue dans l'éloignement Catane, sa vaste plaine qui s'étend à l'ouest, la mer qui la baigne à l'est, les vaisseaux qui entrent dans son port ou qui en sortent. A l'ouest se présente l'ancien et fertile Monpillieri, couvert de vignobles, de chataigniers, d'herbes odoriférantes, non-seulement à la surface extérieure et sabloneuse de son sol, mais encore dans l'enceinte de son réservoir éteint. En ligne droite de Monpilieri, on voit s'élever deux monts formés de tufs volcaniques et de sable d'une teinte rougeâtre, ce qui les a fait nommer *Monterossi*.

L'industrie les a rendus verdoyants, les a couverts de vignes et de végétaux. Ces monts voisins de Nicolosi, si célèbres par leur histoire, sont le but d'une promenade agréable. A trois milles à l'est de ceux-ci, autres monts, volcans éteints, formation de sable d'une époque ancienne, couverts aussi d'arbres et de vignes. Dans l'éloignement, de distance en distance, on voit s'élever dans l'air les flèches effilées des clochers, indice de l'existence de nombreux villages indépendamment des villas et des habitations rustiques dont fourmille la région *Pedemontana*. Au nord, s'élève le grand panorama de l'Ètna dont aucune description ne pourrait donner une idée exacte. De Nicolosi à l'ermitage de San-Nicolò l'Arena, l'œil s'étend sur une vaste plaine de sables noirs, entrecoupés d'oasis, de vignobles. Vient ensuite la région boiseuse, forêt de chênes, d'yeuses, de hêtres, de pins, un des plus beaux sites de la Sicile. En tirant une ligne horizzontale du mont Avoltojo d'une part jusqu'à la côte des Cerfs et les rochers de Salifizio, on arrive aux limites de la région supérieure dite *boiseuse*, et ici commence la région

Digitized by Google

découverte où l'on ne trouve que fougères, asperges sauvages, orchis et autres plantes basses de ce genre. Cette région s'étend jusqu'aux limites de la montée connue sous le nom de Castellacci, et à la base du mont *Frumento,* en continuant la ligne horizontale et traversant le grand plan du *Lago;* enfin, on appercoit de Nicolosi une portion de de la quatrième région qui commence à la base du mont Frumento, et se termine à la dernière cime du Volcan.

Qui voudrait observer d'un seul coup d'œil toute la vaste surface de la lave de 1669. qui descendit des monts Rossi jusqu'à la mer de Catane, peut gravir sur ces monts, qui ne sont éloignés du village que de 842 mètres, distance que l'on parcourt en moins d'une heure et demie, indépendamment d'une heure qu'il faut encore pour atteindre la sommité de ces monts, qui s'élève, selon notre calcul, à 1,005 metres au-dessus du niveau de la mer, et, selon le savant Hoffman. à 975. En sortant du village pour escalader ces monts, on traverse un champ de sable noir, couvert en grande partie de jeunes vignobles. Il y a longues années que l'ancien Nicolosi fut recouvert d'une telle quantité de sable que plus de dix mètres s'amoncelèrent sur ses habitations et son sol. On deterra plus tard diverses citernes qui servent encore aujourd'hui. Les arbres de haute futaie, les mûriers à fruits noirs, les figuiers qu'on y voit végéter sur son terrain sont ceux qui furent désensevelis, ce sable est un détritus de scories, il continent des fragments de pyroxène de felspat et de fer alessiste.

MONTEROSSI

La gorge des Monterossi contient deux cavités ou cratères bien distincts, et séparés par un entre-deux de tufs mêlés à un sable rouge. Le premier cratère est celui du nord; il a la figure d'un cône renversé, sa périphérie est de 816 mètres, sa profondeur de 266, son fond fermé n'offre que des tufs et des scories qui s'y sont précipités du sommet supérieur. Le second au midi de même forme est moins vaste, mais presque aussi profond que le premier; il offre les mêmes matériaux descendus de son sommet. Dans l'intérieur de ces petites cellules, qui font partie de la masse des monts, on y trouve un émail luisant, fragile, formé de petites lames de fer oxidé, qui reflètent les rayons de la lumière en un bel azur. On rencontre encore parmi ces tufs une efflorescence de sulfate de chaux plus abondante sur la hauteur; enfin on y trouve de très-beaux pyroxèmes isolés, en cristaux brillants, l'oligiste trapèzial et la florite; il y a aussi sur ces monts des scories diversement colorées par la combinaison du sulfate de cuivre, de l'oxide de fer et des scories termantidiques. Parvenu au sommet occidental, on voit dans son étendue tout l'horizon méridional, tel qu'un

Digitized by Google

amphithéâtre, en commençant des Calabres et de la mer ; au-dessous, les collines de Syracuse, la chaîne d'Iblée, si fameuse par ses abeilles; à cette dernière, se rattachent par derrière le monts de *Zamaca*, de *Judica* et de *Centorbi*.

Jadis, la lave débouchant d'une caverne, aujourd'hui engorgée par des rochers et le sable qui se sont accumulés au pied méridional de ces mêmes Monterossi, investit d'abord Monpilieri, l'isola tout à fait, renversa le village, continua son cours en détruisant Malpasso, Saint-Pierre, Campo Rotondo, San Giovanni di Paterno, Misterbianco, puis, se divisant en deux branches, laissant des îlots parmi les terrains fertiles, peuplés d'arbres, alla se réunir au dessous de Catane, couvrant une partie de cette cité du côté de l'ouest, effleurant de son bord latéral extérieur le chœur de l'église des Bénédictins, se précipita enfin dans la mer et ruina, en passant, le célèbre château Ursino.

L'imagination s'épouvante en rétroagissant par la pensée sur tant de matériaux ignés, vomis de l'Étna pendant six moix continus. Dix villages incendiés et engloutis, des vignobles, des vergers, des terres à blé, brûlés, effacés du sol, des villes entières, redoutant le dernier moment de leur existence, et trente à quarante pieds de laves brûlantes, amoncelées aux alentours de Nicolosi, indépendamment d'une grande quantité de sable noir poussée par les vents à plus de cinq milles. Telle fut l'éruption de 1669, dont les dégâts furent calculés à trois millions d'écus; c'est encore à cette époque que se combla et que s'identifia à Monterossi, du côté occidental, un autre cratère nommé Salazzara, dont on voit encore un quart, le reste se confond avec les Monterossi. Ce même Salazzara, selon l'autorité de Borelli, suivi par Spallanzani avait deux mille pieds de circonférence et 150 de hauteur perpendiculaire. La quantité de sable recouvrait une surface de quinze milles sur une profondeur de cinq à six pieds.

La circonférence des Monterossi, selon nos calculs, est de 3,908 mètres, y compris les débris de Salazzara; vers l'extrémité occidentale, ils s'élèvent, au-dessus du seuil de l'église principale du village, de 272 mètres, et du côte de l'est, de 264 mètres.

LA GROTTE DES COLOMBES.

Plusieurs soupiraux semblables à des cratères confirment l'existence de la galerie souterraine d'où s'écoulait la lave de 1669, et qui provenait de la bouche du volcan, à peu de distance au nord des Monterossi s'ouvre le plus vaste d'entre eux.

L'extérieur de ce gouffre se présente couvert de scories, et d'un sable brûlé, rougeâtre, semblable à celui des cratères éteints. Dans ce

Digitized by Google

vaste bassin, où l'on arrive par un sentier en zig-zag, tracé et exécuté par nous (les frères Gemellaro), on observe une première couche de laves anciennes, compactes et un peu usées par la brûlante explosion volcanique de sable dans le bouleversement de 1669.

On y voit une grande fosse circulaire, ou cône renversé, au fond de laquelle se trouve sur l'un des côtés l'embouchure de la galerie continue qui s'incorpore aux Monterossi. On appelle habituellement cette caverne la grotte des Colombes, parceque les ramiers viennent y faire leurs nids, comme il arrive à celle qui est près de *Torre di Griffo*.

Sur la paroi méridionale et au niveau du fond de ce bassin, on en trouve un autre dont le diamètre est de 15 à 20 pieds ayant l'aspect d'une carrière abandonnée, vêtue autour d'une ancienne lave compacte, tubulée, grise, mêlée de pyroxènes. A l'aide d'une échelle de bois, dont il faudra se pourvoir au village, on descend dans une vaste et profonde caverne formée par deux longues parois sur lesquelles s'élève, inégale et affreuse, une voute de tufs et de laves. La cavité de cet antre a la forme d'un ellipsoïde et court du nord au sud. En parcourant encore soixante pieds environ de ce sol incliné et glissant, on arrive à une autre bouche plus étroite de quatre à cinq pieds de diamètre, dans laquelle ne pouvant entrer debout, il faut marcher sur ses mains et traverser ainsi un espace de soixante pieds de long; on passe ensuite à une troisième grotte, profonde de vingt-cinq pieds, encore plus obscure que celle qu'on a traversée, et on y descend par une échelle plus courte que la première.

Quand on est arrivé à la couche actuelle, on sent à sa partie supérieure l'impression d' un vent assez fort pour éteindre les lampes que l'on porte à l'air libre. Ce vent souffle continuellement et avec une force égale dans toutes les saisons, montant de bas en haut; c'est une agitation d'air qu'aucun des observateurs de cette galerie n'a pu expliquer convenablement. Brydone, Spallanzani, et avec eux Ferrara, me paraissent s'être trompés. Nous essayerons de donner, en son lieu, notre opinion sur ce point.

Après avoir pénétré dans cette caverne, on s'avance par un plan horizontal inégal, en franchissant, comme on peut, des masses qui se sont détachées de la voûte assez haute et peu ferme, et l' on passe dans une quatrième enceinte de la même structure que les précédentes; elle offre un plan de dix pieds de diamètre, une profondeur de quarante-cinq. Le sol en est formé par une vaste masse qui s'est détachée de la voûte emboîtée entre les deux parois de la galerie. Là, pour l'usage des curieux intrépides, nous avons placé une échelle en bois, solide, permanente; mais nous ne sommes pas encore arrivés au fond. Une cinquième cavité s'ouvre encore devant le voyageur: elle a huit pieds de diamètre. Ce n'est point sans crainte qu'à la lueur des torches on voit une effroyable ouverture perpendiculaire et profonde de 90 pieds environ.

Digitized by Google

Un cabestan assujetti exprès par nous et scellé entre les deux parois de la galerie, tient suspendue une chaise qui se rattache à une corde à l'aide de laquelle on se fait descendre commodément dans ce précipice. Les parois de la galerie où est fixé le cabestan se prolongent parallèlement au bas de cette cinquième profondeur, et nous pouvons assurer qu'elles sont les bases de la galerie supérieure. Des couches de laves en forment la masse; ces laves sont rongées et usées par l'action du dernier incendie; ou plutôt, s'il est permis de le dire, par le frottement de la grande quantité de sable et de scories vomis dans cette éruption. Arrivé au fond, on marche commodément sur un plan légèrement incliné en se dirigeant au midi et en s'avancant directement sous les Monterossi par un trajet d'environ 500 pieds. Ici on est forcé de s'arrêter: on se trouve embarrassé non-seulement par les rochers qui y sont demeurés du moment que l'éruption cessa, mais encore par la multiplicité des éclats détachés de la voûte. Il ne serait pas impossible, avec quelques dépenses convenables, de sortir de ce passage et d'arriver à la partie méridionale des Monterossi, ou à cette ouverture par où coula le torrent de feu et rendre ainsi l'accès plus facile à ce souterrain en tenant le chemin direct, plutôt que la route de la galerie latérale dont nous avons parlé plus haut. Cette galerie-ci est précieuse pour le géologue, auquel elle présente une série de laves de différentes époques, par lesquelles, selon nous, quoi qu'on en dise, est formé tout le corps de l' Étna.

Elle est tout aussi précieuse pour le physicien-chimiste, auquel elle montre quelle est la force des gaz, se développant dans une éruption, s'ils peuvent déchirer le sein de l'Étna de bas en haut, en ligne droite perpendiculaire. Dés 1811, notre frère aîné avait visité ce volcan souterrain; nous y avons adapté depuis et entretenu à nos frais tous les engins nécessaires pour en faciliter l'accès à tout voyageur qui, après nous, voudrait en sonder le gué, ce qu'on peut faire en se pourvoyant de quatre hommes robustes, guides expérimentés pour les opérations nécessaires à exécuter, et s'en faire accompagner jusqu'au fond.

Arrivé à ce point extrême, au-delà duquel on ne peut plus aller, notre frére y posa une pierre avec l'inscription suivante, conservée encore de nos jours.

Marius Gemellaro,
Primus ima hæc in tartara venit.

En revenant d'un gouffre aussi sombre, on reste tout surpris de se trouver humecté de l'eau qui, goutte à goutte, filtre de la voûte, et tout noir de la fumée qui se condense à peine échappée des flambeaux.

Ce n'a pas été sans étonnement qu'on a vu dans la profondeur la plus basse de cette galerie des chauves-souris d'une grosseur extraordinaire, qui y vivent en paix dans l'abstinence et le sommeil, refroidies

Digitized by Google

et assoupies, et en si grande quantité, qu'à la lueur des torches, qui les trompent, on pourrait les abattre par centaines. Ici, nous ferons observer que le thermomètre de Farenheit, qui, dans l'intérieur marquait 53,° venant à être exposé à l'air, s'éleva à 70.° C'était en octobre: observation qui paraît être en opposition avec celle qui a été faite dans la profondeur des mines de l'Allemagne et ailleurs: que le mercure s'élève d'autant plus qu'on pénètre plus profondément dans la croûte du globe.

ASCENSION AU DERNIER CONE DE L'ÉTNA.

Après que le voyageur se sera reposé à Nicolosi des fatigues des excursions précédentes, s'il veut facilement monter au dernier cône de l'Etna, il partira de Nicolosi à 2 heures après-midi, en juin ou juillet, ira passer une partie de la nuit *alla casa degli Inglesi*. A une heure du matin, il se met en route, précédé de son guide qui marche armé de sa lanterne. La lave qu'il a sous les yeux et qu'il foule sous ses pieds, présente une largeur de 1,014 mètres, s'étend sur une surface horizontale, au-dessus de laquelle s'élève debout le cône-géant. C'est ici qu'il faudra du cœur, de l'intrépidité. 1,232 mètres mesurent sa hauteur qui repose sur une circonférence de 4,887, composée de matériaux qui s'y sont entassés pendant des siècles et lui donnent aujourd'hui une apparence pyramidale.

Quelque jeune audacieux impatient de se voir le premier sur son faîte, favorisé des rayons d'une lune amicale, s'éloignera peut-être de son guide, emporté par ses désirs; mais, qu'il y prenne garde, il subirait la peine de sa témérité et courrait risque de se précipiter dans les crevasses d' un sol trompeur qui abondent sous ces laves raboteuses. Il arrive. Magnifique tableau que celui de la voute des cieux contemplée de cette hauteur; les astres s'y montrent plus étincelants; l'étoile du matin plus lumineuse que ne l'ont jamais dépeinte les poètes en la saluant la reine de leurs chants. Au milieu du spectacle d'une belle nuit d'Italie, soudain à l'extrême horizon, au niveau de la mer, on voit se déployer une bande circulaire couleur de rose qui, d'instant en instant, renforce sa clarté, ce spectacle, quoique monotone et périodique, étonne et charme le spectateur, même après les idées que lui en a données la peinture ou la poésie. L'aurore observée du sommet de l'Etna surpasse et de beaucoup la représentation que chacun peut s'en faire en soi-même, et aucun point du globe ne peut, sur ce fait, rivaliser avec ce mont. Mais le ciel s'éclaire de plus en plus, un centre plus diaphane se forme à l'horizon et attire les regards. De ce centre on voit

Digitized by Google

surgir un globe d'un diamètre immense, lumineux, et dont la lueur est telle que l'œil n'est point ébloui. Sorti de l'humide sein des flots, il monte, il s'élance et acquiert en huit minutes cet éclat où l'œil ne pe peut plus s'arrêter; il prend sa forme habituelle rétrécissant par degrés son diamètre, et semblable à une boule lumineuse, il glisse sur l'onde ridée qu'on dirait couvertie en un étang vermeil. Déjà la lumière rougit la cime de l'Etna avant que l'île en soit éclairée, et pendant qu'elle se voit encore plongée dans une morne obscurité. En tournant le regard vers l'occident, une nouvelle admiration s'éveille dans l'âme. Là se présente le spectre de la grande pyramide de l'Etna qui enveloppe une grande portion de l'île. Le soleil se trouvant à l'est et encore peu élevé, la masse de la montagne ombrage, obscurcit le côté opposé qui s'étend de la mer de Messine à celle de Trapani, dessinant une pyramide, empreinte de la montagne prolongée sur le sol, et comme dirait Dante :

U' la prima ombra gitta il monte NOSTRO.

Les tourbillons intermittents de fumée, qui parfois montent hors du cratère, y marquent aussi leurs formes, et si l'atmosphère est pure, on voit dominer sur la cime de ce bicorne les ombres allongées des voyageurs. L'œil se portant alternativement tantôt d'un côte, tantôt de l'autre, l'observateur, frappé du spectacle des beautés de la nature, ne songe point au terrain sur lequel posent ses pieds, et qui mérite peut-être les préférences de son attention. — Les gaz sulfureux, émanations continuelles du cratére; ces fumeroles multipliées, obstacles à la respiration, la souffrance passagère qu'on en éprouve, tout cela tire enfin l'observateur de la contemplation extatique qui l'absorbait: il voit à ses pieds un gouffre vaste, à contours irreguliers, précipice profond, circonférence de 2274 mètres; ajoutez à ce gouffre des côteaux crénelés, des rochers, des cratères d'un ordre inférieur écroulés, des masses de lave amoncelées, tel est le grand rèservoir; enfin le contour extérieur d'une immense mare fumante, porte du grand laboratoire volcanique.

Souvent le lever du soleil est suivi d'un vent violent, qui, repoussant ces gaz nuisibles à la respiration, oblige le voyageur à s'enfuir, et vite, à moins qu'il ne se trouve au-dessus du vent. On se plait quelquefois à faire rouler dans le cratère de grands quartiers de rochers, et il sont trés-nombreux sur le bord supérieur. Dans leur chûte rapide, ils entrainent avec eux d'autres centaines de pierres, toujours avec grand fracas. Si ces rochers arrivent à l'extrême limite, ils se précipitent dans le gouffre; c'est alors qu'on se fait une idée de la profondeur, car on entend le bruit diminuer graduellement en proportion de l'espace parcouru et puis se perdre dans l'enfoncement.

Digitized by Google

Quelquefois, de cet abyme profond sortent des globes d'une épaisse fumée, mêlés à des cendres, des scories, précipités dans l'air avec une telle violence, que, plus prompts que l'éclair, ils s'échappent de la gorge du bicorne et s'élancent à des hauteurs incalculables. On voit ces tourbillons de fumée s'élever du plus bas fond du grand réservoir, faibles et comprimés d'abord, semblables à une boule blanche, et peu à peu, à mesure qu'ils encombrent le vide du bassin et l'atmosphère supérieure. A la suite de l'explosion de ces globes de fumée, on entend souvent une détonation semblable à celle d'un canon à gros calibre, qui fait retentir ces cavernes et trembler le double cône, phénomène étrange et effrayant.

Souvent, dans les intervalles d'une explosion à l'autre, et dans le repos du volcan, on entend à l'intérieur un grondement égal à celui que produit l'onde irritée qui vient se briser contre un écueil, et puis s'élèvent les nuages de fumée que nous avons décrits.

Les mugissements, les grondements, les prolongements de l'écho, les colonnes de fumée, l'immense réservoir avec ses irrégularités, l'incrustation colorée des diverses sublimations de soufre, les bancs de neige éternelle existant dans son intérieur et résistant à l'action du gaz et au calorique du volcan, la hauteur, la solitude, la brise froide du matin, voilà ce que présente de curieux, d'extraordinaire, d'effrayant, le sommet de l'Etna.

Mais l'horizon s'illumine, l'ombre de l'Ètna se raccourcit jusqu'à disparaître; toute l'île s'éclaire, on en découvre toute la triangularité; Malte s'élève au-dessus des flots comme un vaste nuage, ainsi que les îles Ioniennes et les Calabres, et tellement rapprochées en apparence, qu'un caillou lancé semblerait devoir y tomber; la base de l'Etna vous apparaît baignée par l'*Onobola*, le *Simeto* bien qu'inondée de ses laves éparses çà et là.

Mais il est temps de revenir à la maison d'asile, *Casa degli Inglesi*, le philosophe retournera satisfait de ses observations, le peintre de tant de points de vue attrayants et variés, le minéralogiste attardé dans sa marche par sa provision de matériaux. Le retour de l'Ètna devient plus facile, l'air plus subtil favorise la descente, on court, on se hâte, mais pourtant avec précaution. Adieu donc, au plus haut, au plus magnifique volcan de l'Europe.

« . . . . *Satis una superque*
Vidimus, »

a pu dire un voyageur indifférent. Non, non, dit l'enthousiaste des merveilles de la nature, non, non point adieu pour toujours; je reviendrai contempler encore ces magnifiques scènes qu'une plume savante a si bien décrites. Je viendrai frissonner aux sourds mugissements de la montagne, je viendrai contempler quelques-uns de ces incendies etnéens

Digitized by Google

objets de terreur et d'admiration, mais, ô terrible Etna, puissent-ils être impuissants et pacifiques comme ces foudres :

Qui terrificant animos et inania murmura miscent :

Puisses-tu respecter ces paisibles habitants qui mieux connus, mieux appréciés aujourd'hui, interessants par les malheurs de leurs ancêtres, bons, laborieux, hospitaliers, ont trouvé, parmi tant de savants dont s'honore la Sicile, un Haller pour chanter leurs vertus et les Alpes du *Bosco*.

LE BARDE

ODE

Traduction de l'Anglais de Gray.

C'est une tradition généralment reçue dans le pays de Galles, qu'Édouard I. aprés avoir achevé la conquête de cette contrée, fit mettre à mort tous les Bardes qui tombèrent entre ses mains. Cette tradition a fourni le sujet de l'Ode suivante.

» Meurs, meurs, tyran ! puissent tes étendarts,
» Aux élans de l'effroi céder de toutes parts !
» De la fortune cruelle,
» Jouets ambitieux,
» Ils frappent en vain les cieux,
» Balancés sur son aile;
» En vain leur folle pompe insulte à des vaincus :
» Oui ! ton rempart d'airain, ton casque et tes vertus,
» Tes vertus, tyran infâme !
» Défendront vainement les replis de ton âme
» De ses lugubres terreurs,
» Des foudres de Caimbray, de Caimbray, de ses pleurs. »

A ces brusques accents, harmonie effrayante,
Du premier des Edouards la fierté s'épouvante,
A peine ses guerriers en longue légion,
D'un pas laborieux, doublaient du haut Snowdon,

Digitized by Google

Et les flancs hérissés, et la rapide pente,
Glocester étonné, pâlit, se tait: soldats,
S'écrie Edmond, aux armes ! aux combats !
Et dans l'air il brandit sa lance impatiente.
Sur un morne rocher qui d'un front sourcilleux,
Contemplait de Conway les transports orgueilleux,
Ceint d'un noir vêtement, dans sa farouche audace,
Le Barde s'élevait rayonnant de menace:
Sa barbe, ses cheveux blanchis, désordonnés,
Tels que des feux légers aux vents abandonnés,
Ondoyaient dans l'espace;
Ses doctes mains, ses divines fureurs.
Évoquaient de son luth l'hymne de ses douleurs.

» Entends, Édouard, le chêne centenaire,
» Fier géant! l'antre solitaire,
» Du torrent répètent le cours.
» Edouard ! des cent bras qu'il balance,
» Le chêne menace tes jours;
» L'antre, dans ses murmures sourds,
» Du ciel implore la vengeance.

» Depuis que dans Caimbray tout gémit sous tes lois,
» Des antres, des forêts les éloquentes voix,
» Hélas ! ont cessé de redire,
» Sublime Hoël, tes nobles chants,
» Les mâles accords de ta lyre;
» O Lévellin, tes doux accents.

» Il n'est plus Cadwallo dont la voix foudroyante
» Commandait le silence a l'onde turbulente.
» L'indomptable Urien dort sur ses rochers nus.
» Monts éplorés, vos cris sont superflus !
» Modred se tait. Modred, à tes accents magiques,
» Le superbe Plinlimmon,
» Courbait son front voilé de vapeurs volcaniques.
» Dans tes plaines, cruel Arvon,
» Sanglants, défigurés, ils languissent sans vie;
» La corbeau dévorant fuit l'horreur de ces lieux,
» L'aigle s'en épouvante et se perd dans les cieux.
» O chers amis, rivaux en harmonie !
» Chers autant que le jour qui pénètre mes yeux.
» Que la rouge liqueur vivifiant mes feux:
» Frappés des mêmes coups qui tuaient leur patrie.
» Sous ses débris plaintifs ils expirèrent.... non !
» Ils vivent..... plus de pleurs ! leur sombre bataillon

Digitized by Google

» Monte sur ces rochers; je le vois; il s'avance;
» Il s'arrête. Leurs cœurs palpitent de vengeance;
» Ils animent ma voix; et, de leurs doigts sanglants,
» Ils mêlent le tissu des jours de tes enfans.

» Mortel impie et téméraire,
» Quoi! les sanglantes vapeurs,
» Que soufflent dans les airs ta brûlante colère,
» Iraient, flottant jusqu'en son sanctuaire,
» De l'orbe lumineux éclipser les splendeurs?
» Vaine attente! Demain ressuscités de l'onde,
» Ses flots renouvelés,
» De leurs feux redoublés,
» Enflammeront le monde.
» Cessons nos chants: j'adopte avec transport
» Le tribut opposé que le destin nous donne,
» Le désespoir et les soucis du trône
» Voilà ton lot; le triomphe et la mort
» Tel est le mien. » Il dit: dans le flot qui bouillonne;
Il s'élance, et se perd, de l'abyme irrité,
Dans la nuit de l'éternité.

N. B. La médaille de la page 49 a été exécutée avec du fer de l'Ètna; c'est ce qu'il faut savoir pour en comprendre l'exergue. — Le revers porte:

Omnibus rebus in illo oppido ornatissimus. Hujus domus est vel optima nicolosorum notissima quidem certe et illustribus hominibus apertissima maximeque hospitalis. Omnes hoc qui nicolosos accesserunt facile concedent. CIC; in Ver: A. V.

Cette médaille a été tirée à 12 échantillons seulement.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

			Pages
La Religion et la Liberté réfugiées dans les catacombes			4
Traduction italienne			5
Fable	I.	Le Sybarite, de Bertolà	12
»	II.	Les Oiseaux et les Poissons, id.	13
»	III.	Le Tigre et le Lion, id.	14
»	IV.	Le Vautour et le Cygne, id.	15
»	V.	Le Lion et le Lapin, id.	16
»	VI.	Le Poète et la Fortune, id.	17
»	VII.	La Toilette et le Livre, id	18
»	VIII.	L' Ananas et le Fraisier, id.	18
»	IX.	La Violette, id.	id.
»	X.	La Cloche de terre cuite, de Clasio.	20
»	XI.	Le Singe et l' Ours, de Marafinu.	21
»	XII.	L' Alcade et le Greffier, de Jerica	22
»	XIII.	Le Villageois et l'Ane, id.	24
»	IVX.	Le gouvernement du Lion. id.	id.
»	XV.	Le Rat et le Poète id.	25
»	XVI.	Le Corbeau et son ami, de J. B. Alberti	26
DANTE. La Divine Comédie — Enfer chant. 4.me			37
Id.	id.	id. » 6me	32
Id.	id.	id. » 7me	35
Noé, églogue			39
Sonnets traduits de Pétrarque			41
L' Ane joueur de flûte, fable trad. de l'espagnol d'Yriarte			42
Notes			43
Villeggiatura en Sicile			49

ERRATA

Page 8, vers 20 et 21, lisez:

A la voracité de lions délirants,
Jetés par le dépit d'une rage insensée.

Page 11, ligne, 14 lisez, atleti di Dio e della fede.
page 24, vers 6 lisez, un singe avec un ours y vivaient
Page 32, vers 1 lisez, Quand j'eus repris mes sens.

Digitized by Google

SOUSCRIPTION

Fables de Clasio et de Bertòla traduites pour la première fois en prose française, suivies de vingt chants choisis de l'enfer et du purgatoire de la divine comédie, texte en regard, tercets et triples rimes, figures: le château de la *Verugola* habité par Dante, dans la *Lunigiana*. Dante pendant son sommeil transporté par Lucie dans un cercle supérieur. Le tout 2 vol. in 8.° plus de vingt feuilles d'impression par volume à peuprès quatre-cents pages; chaque vol. 7 fr. 50 pour les souscripteurs. On ne paie rien d'avance. Le premier volume contenant les fables de Clasio précédées d'un discours préliminaire sur l'histoire de la fable en Italie, sera publié en 68; le deuxième contenant les fables de Bertòla et les divers chants de Dante paraîtra en 69. Hors de la souscription l'ouvrage sera porté à vingt-francs les deux volumes. Chaque volume sera payable à présentation lors de sa publication.

On souscrit à Livourne chez Guillaume, librairie francaise, Via della Tazza.

Chez Fabbreschi, imprimeur, Via Santa Fortunata.

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

La Divine Comédie de Dante Alighieri

Le Paradis traduction nouvelle en vers français (texte en regard, tercet et triple rime : précedée d'une chronologie de la vie de Dante — d'un discours préliminaire — traducteurs modernes anglais, allemands français etc. — Dante et Klopstock — Dante poéte, satirique etc., ornée de cinq gravures et suivie de notes, 2 vol. in 8°, prix 15 fr. Paris, libraires, Allouard, pavée S. André des arts ; Stasin et Xavier 22 rue de la banque; Livourne Guillaume librairie française, via della tazza 28.

Sous presse pour paraître en 68.

Les Loisirs de la Villeggiatura en Sicile, littérature, peinture, horticulture, choix de fables de Meli, Tempiu, Gangi, et autres traduites en français.

Fables de Don Paolo Jerica traduites pour la première fois de l'Espagnol en vers français, texte en regard, collationné sur l'Édition publiée à Paris en 1817, et sur celle de 1831, à Bordeaux donnée par l'auteur, avec biographie, notes, imitations.

167.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google